



Chronique

du maquis de Saint-Marcel à la poche de Lorient



Sommaire

Avant propos

- 3 Les sources des recherches documentaires
et des témoignages, l'édito

I - Les premiers réseaux

- 4 De l'opération "Cockle"
à l'instruction des maquisards

II - Le prélude à la bataille

- 10 La Baleine victime de son succès ?
Le rôle clef des Special Air Services

III - Récit d'une folle journée

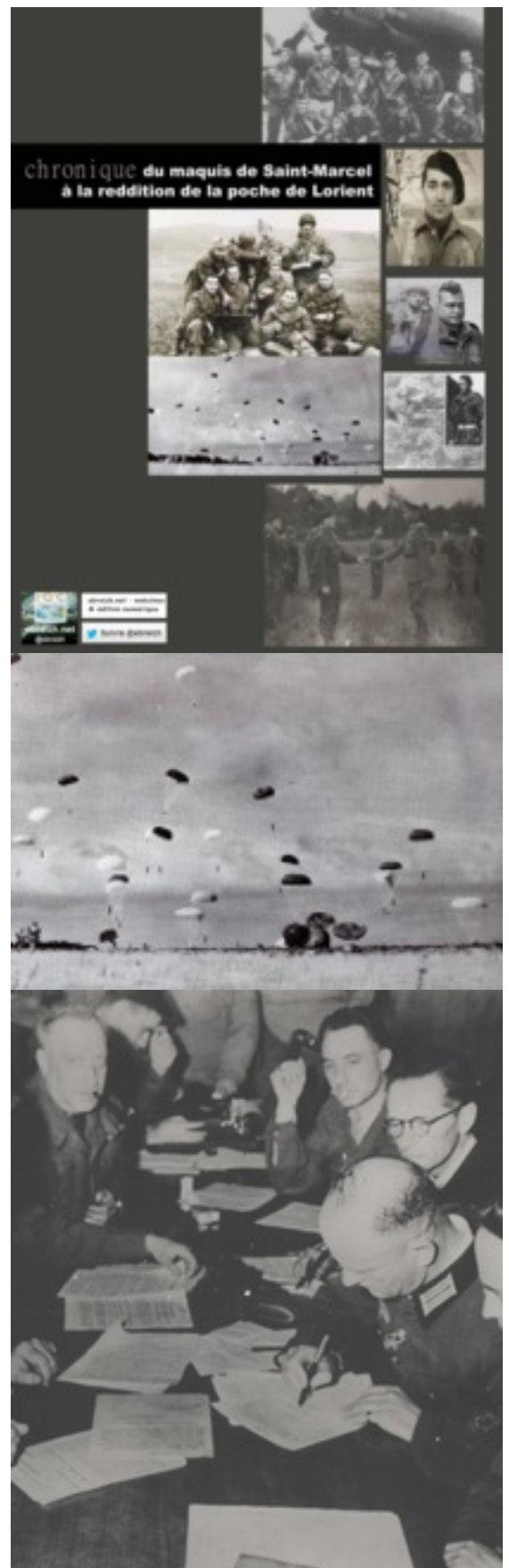
- 18 La bataille de St-Marcel heure par heure
Une portée symbolique ?

IV - L'heure des représailles

- 26 Le lourd tribut des hommes de Marienne
Deux mois de traques d'une rare violence

V - De la Libération à la reddition

- 34 L'arrivée des GI met fin à la traque
L'engagement des FFI jusqu'à la reddition
de la poche de Lorient



L'auteur

Xavier Eveillé

Journaliste depuis 1997 puis auteur et éditeur web depuis 2011, Xavier Eveillé a recueilli sur plusieurs années des témoignages sur le maquis de Saint-Marcel et la poche de Lorient auprès de résistants, SAS et proches des événements. Il a travaillé pour le ministère de la Défense, le mensuel L'Étudiant, le Bien Public, les Infos d'Auray et de Ploërmel, Armor magazine, le Télégramme puis les Editions de la Ligne pourpre avant de fonder le site ebreizh.net (webzine et livres numériques sur la Bretagne).

Témoignages

Les témoignages ont été recueillis depuis 2003 auprès de Raymond Guillard, Joseph Jégo, Alain Papazow, Gilles Possémé, Maurice Villard, fils de André Villard.

Bibliographie

Rage, action, tourments de Joseph Jégo ; *Le Maquis breton* ; *Le Bulletin des amicales FFI du Morbihan*, numéro spécial de juillet 1947 ; *Le Crime masqué du résistantialisme*, article de Jean-Marie Desgranges (La Liberté du Morbihan).

Documents

Documents collectés auprès de : Raymond Guillard (témoignages, récits, photos des aviateurs américains, p7) ; André Villard (récit écrit lu à l'occasion de la commémoration des 40 ans de la Libération, photos de la reddition de la poche de Lorient et du centre de jeunesse de Kergras) ; Alain Papazow (photos des 4e SAS), FFLSAS (carte p20), Le Maquis breton et le bulletin des amicales FFI, numéro spécial de juillet 1947 (photos). Cartes p 3, 14 et 18 et photos p 11 (b et e), 20 (b), 25, 37 + photos DR Xavier Eveillé. Mise en page, couverture, conception du livre numérique : X.E./ebreizh.net



Le rôle méconnu de ce qui fut la première bataille des troupes françaises après le Débarquement

Avec pas moins de onze divisions allemandes stationnées, soit 150.000 hommes, la présence de bases à Lorient, Brest et Saint-Nazaire, le redoutable continuum du Mur de l'Atlantique, la Bretagne fut l'une des régions française les plus militarisées par l'occupant durant la seconde guerre mondiale. Les Allemands étaient tout à fait conscient que sa position maritime et occidentale était éminemment stratégique face à la menace anglo-américaine.

Méconnue, la bataille de Saint-Marcel, dans le Morbihan, qui fut l'un des premiers combats de la Libération des forces françaises douze jours après le début du Débarquement en Normandie, joua un rôle de diversion et surtout de rétention des forces occupantes en Bretagne non négligeable. Décidée depuis Londres dans le cadre d'Overlord, l'opération de déstabilisation en Bretagne bénéficia du soutien des Special Air Services ; il fut préparé de longue date et s'incrit dans la logique d'une constitution de foyers de résistance dès la fin 1942 avec l'opération Cockle, la formation de réseaux d'information et de sabotage et la sélection de sites de parachutages ciblés pour armer les résistants.

La bataille de Saint-Marcel surprit par son ampleur : personne ne put prédire l'afflux d'autant de jeunes volontaires parfois inexpérimentés venant par petits groupes de tout le Morbihan. Le site de la Baleine, entre Sérent et Saint-Marcel, vit arriver 3.000 maquisards, plus ou moins formés, au nez des forces ennemies stationnées à quelques kilomètres à Malestroit ou Plumelec ! Le déclenchement de la bataille, dans la foulée d'un Débarquement dont personne, y compris au plus haut niveau de la Résistance, ne connut à l'avance le lieu ni la date précise, releva lui aussi de l'aventure. Découvert par les Allemands au matin du 18 juin, le camp de la Baleine, tel un chaudron, explosa pour entrer dans l'histoire : toute la journée, les combats firent rage coûtant la vie à 30 Français et environ une centaine d'Allemands, Ukrainiens, Georgiens... Exposés par l'arrivée massive de renforts nazis en fin de journée, les chefs de la Résistance ordonnèrent le décrochage et la cache des jeunes troupes.

Si la portée de la bataille fut non négligeable, elle ne doit pas faire oublier la sévérité des traques et des repréailles durant tout l'été. D'une rare violence, elles cessèrent avec l'arrivée des troupes américaines du général Patton. Pour autant, l'ardeur des maquisards et résistants ne faiblit pas avec leur engagement sur les fronts de la Vilaine et surtout de la poche de Lorient. Jusqu'à la tardive reddition au soir du 7 mai 1945...



Maquis de Saint-Marcel. Le rôle précurseur de "l'opération Cockle" en décembre 1942

LE TEMPS DES PREMIERS RÉSEAUX



Le colonel Verice

Le commandant Dougois

Le capitaine Guinaud


Le commandant Guillaudot



Dans les années 1940 à 42, si d'embryonnaires réseaux opéraient déjà dans certaines régions, notamment sur les côtes où des équipes de renseignement très actives agissaient, l'essentiel de la Résistance s'organisait depuis l'Angleterre. C'est ainsi que, dans le Morbihan, près du site où se tint la première bataille de la Libération, avant même celle du Débarquement en Normandie, les premiers réseaux se mirent en place en décembre 1942 autour de l'opération Cockle (coquillage en anglais). Celle-ci se déroula dans la nuit du 21 au 22 décembre 1942 et se traduisit par le parachutage de deux agents sur l'étang au Duc de Ploërmel depuis l'Angleterre.

Leur mission consista à recruter et former des petits groupes de volontaires dans le but de repérer des terrains de parachutage et, par la suite, d'y réceptionner et de camoufler les armes et les explosifs largués, destinés à servir dans de futurs sabotages et opérations de guérilla. Dès son arrivée, l'un des deux

par le biais d'un camarade du commandant de la gendarmerie de Ploërmel, le lieutenant Théophile Guillo. C'est le début du réseau Action. Ensemble, les trois hommes mettent en place une équipe de jeunes Morbihannais très active. Guy Lenfant (nom de code Le Breton), organisa plusieurs équipes de parachutage. Le commandant de la gendarmerie prit la responsabilité de tous les dépôts d'arme constitués en cachette. Leur transport fut confié à d'autres recrues, comme Emile Guimard ou Raymond Guillard. Ce dernier, ainsi, participa à la plupart des parachutages dans le secteur de Sérénit et Lizio et au convoiturage des précieux colis, au moyen notamment d'une Citroën II U équipée en gazogène et équipée d'un double fond. Le véhicule appartenait à la famille Malard, deux sœurs commerçantes à St-Aubin en Plumelec qui, au péril de leur vie et de celle de leur famille ne ménagèrent pas leurs efforts, aidées par leur employé Henri Tanguy. Elles hébergèrent plusieurs aviateurs et



D'autres résistants (FFI essentiellement) furent hébergés secrètement dans la région jusqu'en 1944. Deux jeunes de Saint-Brieuc et Elven furent ainsi cachés à la ferme du Pelhué, en Plumelec. "Ils étaient recherchés par les Allemands, se souvient Joseph Jégo, auteur de *Rage*, action, tourments au pays de Lanvaux, interviewé en 2004. Nous avons assuré leur protection. A l'époque, nous étions encore tranquilles. Les Allemands ne contrôlaient guère le secteur pour débusquer les réfractaires du Service du travail obligatoire." Lui même s'est soustrait de ses "obligations" à l'âge de 21 ans. " J'ai été convoqué au Service du travail obligatoire en 43. Je n'avais aucune envie de partir là-bas. Un ami m'a alors proposé de le rejoindre dans la Résistance. Je me souviens qu'il m'avait alors dit : comme

quittèrent leurs fonctions et rejoignirent le maquis. Leur brigadier chef se garda bien de signaler leur désertion." Les gendarmes de Malestroit soutinrent également le maquis dans les mois qui précédèrent la bataille. C'est début février 43 qu'eut lieu le premier parachutage, marquant une étape clef dans la constitution du maquis. D'autres suivirent jusqu'au mois de juillet dans tout le secteur. Autant d'opérations nocturnes qui n'étaient pas sans attirer l'attention des habitants avec le risque de venir aux oreilles des ennemis. Le ronronnement des avions au-dessus des drop-zones s'entendait plusieurs kilomètres à la ronde. Par chance, rares furent les incidents : la nuit du 22 au 23 mai à Lizio, un container frôle une ligne électrique. Le parachute reste accroché aux câbles, provoquant une grande lueur et

Des containers de sept tonnes largués de nuit au nez des Allemands

ça, le jour où il se passera quelque chose ici, on sera au moins deux ! On barrera les routes ! En réalité, nous furent bien plus. Nous découvrîmes que de nombreux contacts avaient été déjà pris avec des engagés. "Au départ, on nous chargea surtout de porter des messages, en conviant en cachette de points de ralliement." Puis, les choses évoluèrent. En mai 44, Joseph Jégo participa à la destruction de rails de chemin de fer au Roc-Saint-André et à l'abattage de lignes électriques. Le groupe était aidé en cela par une agente de liaison parachutée depuis l'Angleterre, Jeanne Bohec, dit Micheline. "C'est elle qui nous a appris à faire des explosifs faciles à partir de produits en vente en pharmacie. Une autre agente de liaison, Annick Perrotin, fille de commerçants de Plumelec (et rattachée à la 7e compagnie), a également beaucoup fait pour nous. " Les compagnies de gendarmerie non plus ne firent guère preuve de zèle pour dénicher les réfractaires au STO. "Des gendarmes de la brigade de Saint-Jean

une détonation. Le court-circuit contact prive la région de courant pendant 24 h. Mais le comité de réception parvient à localiser et récupérer l'indiscrète cargaison... de sept tonnes ! Toutes ces opérations permirent d'affiner le choix des drop-zones. La vaste clairière, bien protégée, de La Nouette en Sérant, retint l'attention des réseaux de résistance du Morbihan, dirigé par le colonel Morice. Surnommé La Baleine, le terrain fut retenu pour premières réceptions dès mai 43 avec l'accord et l'aide de la famille Pondard, propriétaire de la ferme de la Nouette. Il sera utilisé lors de la fameuse bataille et fera office de base (commandement, infirmerie, dépôt) en juin 44. Les FFI savent alors qu'ils pourront compter sur plusieurs centaines voire milliers d'hommes, plus ou moins formés, épaulés par les Special Air Service. C'est quelques semaines avant seulement, que la décision d'organiser l'opération de déstabilisation, parallèlement au Débarquement, depuis le terrain de La Baleine fut prise. Le commandant FFI



Morice, de son vrai nom Paul Chenailler, et son adjoint Emile Guimard se trouvaient dans leur poste de commandement à Saint-Aubin en Plumelec quand ils entendirent les vers de Verlaine annonçant *Les Sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone*. Quatre agents de mission et trois agentes de liaison sont à leur côté, prêts à intervenir : ordre fut en effet donné de rallier tous les commandants de bataillons pour les aviser de rejoindre l'Etat major dans la soirée. Le colonel Morice annonça la mobilisation générale avec pour consigne de se rendre au terrain de La Baleine par petits groupes. En l'occurrence, Joseph Jégo rappelle dans son ouvrage que l'Etat major fut quelque peu ulcéré de voir débarquer à La Baleine les troupes de maquisards à près de cent :

"Le périmètre du camp de Saint-Marcel fut sans cesse élargi, au fur et à mesure qu'arrivaient les maquisards. Au bout d'une dizaine de jours, nous étions deux mille puis deux mille cinq cents et enfin probablement plus de trois mille ! On ne s'attendait pas à autant de monde. Il fallait alimenter le siège en permanence. Tous les fours à pain des fermes environnantes tournaient à plein régime et des charettes apportaient quantité de viande, de cidre... Le rythme était ponctué chaque nuit par les parachutages d'armes et de munitions. Ce fut comme ça jusqu'au matin du 18 juin !"

Illustration ci-contre : aviateurs américains (document Raymond Guillard).

Pierre Golvet : des actes de résistance sitôt après la débâcle de 1940

* Dans la région de Ploërmel, citons des actes de résistance isolés, spontanés : le Liziotais Pierre Golvet fut ainsi l'un des premiers résistants de la région en permettant dès 1940 à plusieurs prisonniers de s'enfuir. Après la débâcle française et la constitution de la zone occupée, les Allemands ordonnèrent aux anciens combattants de se présenter en mairie à leur convocation pour les démobiliser et les envoyer en Allemagne comme prisonnier de guerre. Pierre Golvet obtint la complicité du maire de l'époque de Pontivy, Eugène Frotté, pour faire extraire plusieurs prisonniers de Lizio (il en fut de même à l'échelle de nombreuses communes) à leur transfert vers l'Allemagne. En 1944, le Liziotais, remplaçant du maire, fait prisonnier en Allemagne, parvint également à empêcher les Allemands de mettre le feu à la ferme de La Grée-aux-Moines, domicile du commandant Emile Guimard lui-même, activement recherché par l'occupant. Il est à noter bien sûr

- et la liste est non exhaustive - la participation active des soeurs de la communauté des Augustines, à Malestroit, à commencer par soeur Yvonne Aimée. La communauté accueillit dès mai 40 des réfugiés religieux et civils, une femme enceinte juive traquée par les Allemands en octobre 41, des soldats du Nord de la France... Elle tint tête à la Wehrmacht désireuse d'occuper la clinique en ne lui concédant qu'une petite partie des locaux tout en continuant à soigner en cachette en 1943 et 44 des aviateurs américains, des FFI blessés et même le général Audibert, chef de la Résistance de l'Ouest, qui fut hélas repéré et arrêté par les Allemands en découvrant dans ses effets personnels une valise à double fond. La clinique a soigné de nombreux résistants et plus d'une dizaine de parachutistes à l'issue de la bataille de St-Marcel. A l'issue de la guerre, soeur Yvonne Aimée reçut six médailles françaises, anglaises et américaines.



RAYMOND GUILLARD. LE TÉMOIGNAGE D'UN AGENT DE LIAISON

C'est par hasard que Raymond Guillard est entré dans la Résistance et a participé au maquis breton. Agent de liaison dès 1942, le maire honoraire de Lizio est l'un des protagonistes les mieux renseignés, à l'instar du fondateur du musée de la Résistance de Saint-Marcel, Gilles Possémé, ou encore de M. Mme Andersen-Bô et de Joseph Jégo, auteur d'un ouvrage sur la question.

Raymond Guillard a côtoyé de près l'Etat major morbihannais et s'est notamment illustré dans la confection à grande échelle de faux papiers pour les résistants, dans les sous-sols mêmes de la préfecture de Vannes.

Les premiers faits de résistance du jeune Raymond Guillard, agent de liaison pendant la seconde guerre mondiale, remontent à 1942, à Paris. Des faits qu'il juge « anecdotiques » avec du recul : « J'ai commencé par distribuer des tracts dans les squares et dans les boîtes aux lettres. Je travaillais dans une crèmerie du boulevard Montparnasse chez mon frère, juste en face de l'hôtel de Nice, réquisitionné par la Gestapo. Dès le mois de février 42, les Allemands avaient porté des soupçons sur moi. » Les Allemands soupçonnent le jeune Breton de Paris d'être à l'origine d'un graffiti sur la neige juste sur le trottoir de l'hôtel de Nice et représentant une croix de Lorraine. Histoire d'être on ne peut plus explicite, à côté, quelqu'un y avait inscrit : « Vive de Gaulle. » En réalité, le jeune Raymond Guillard n'était pas l'auteur de ce message. Les Allemands redoublèrent de surveillance, se mêlant aux files de client à la crèmerie afin d'écouter les conversations. Jusqu'au jour où son frère reçoit une convocation le désignant directement. Décision est prise en réunion de famille de s'enfuir dans la nuit. Le lendemain à 7 h, les Allemands se présentent à la crèmerie, mais, fait imprévu, décident d'embarquer son frère, Emile. Heureusement, ils ne le garderont que trois jours avant de le relâcher sans l'inquiéter. Une convocation à la Gestapo ou une façon de prévenir ? « Je me suis toujours demandé si nous n'avions pas bénéficié paradoxalement d'une certaine clémence grâce à l'un d'entre eux qui venait souvent à la crèmerie et qui m'aimait bien. Il n'était pas tellement d'usage de prévenir les gens avant leur arrestation. J'ai toujours pensé que cette convocation était une façon de me conseiller de partir de là... » Quoi qu'il en soit, décision est prise de rentrer en Bretagne dans l'espoir de partir pour l'Angleterre. C'est le lieutenant de gendarmerie de Ploërmel Théophile Guillo, l'une des chevilles ouvrières du maquis dans la région, qui viendra à lui quelques mois plus tard. « Il paraît que tu veux partir en Angleterre ? », m'a-t-il demandé. Sur le coup, j'ai cru qu'il voulait m'arrêter. En réalité, mon projet lui avait été rapporté par Emile Guimard, » Le lieutenant Guillo ne lui promet pas l'Angleterre, mais lui propose en revanche de servir de boîte aux lettres avec la capitale. En février 43, Raymond Guillard part de nouveau à intervalles réguliers à Paris.

Sous la préfecture, un service de fausses pièces d'identité où l'agent officiait la nuit

« Je n'en menais pas large. Pour moi, c'était retourner dans la gueule du loup ! » Il lui faudra faire preuve de beaucoup plus de discrétion, rejoignant le domicile de son frère par l'arrière cour. Le frère d'Alain s'investit beaucoup à sa manière, en hébergeant à partir de cette époque les chefs de la Résistance morbihannaise et bretonne : Valentin Abeille dit Jacques le fantassin, chef régional de la Résistance, le commandant Guillaudot, le colonel Morice (André Chenailler de son vrai nom), le lieutenant Guillo... Raymond Guillard, lui, porte des plis entre la Bretagne et Paris avant de devenir l'agent de liaison du colonel Morice et du commandant Guimard. Il sera des premières missions d'envergure, comme l'opération Cockle (lire précédemment). Réception de parachutages, hébergement d'aviateurs américains, convoiturage, cache d'armes... Les missions deviennent au fil du temps de plus dangereuses. Raymond Guillard est également amené à aider de jeunes Bretons de la classe 42 à à s'extraire du STO en Allemagne. Mais

Raymond Guillard devient un spécialiste en faux papiers. Il officie sous la préfecture de Vannes même, en compagnie d'un employé complice, André Pain. Ils montent tout deux un véritable service de fausses pièces d'identité en y opérant la nuit : « Le travail était tout bête, il consistait à trouver des cartes de personnes de nos âges et présentant les mêmes caractéristiques physiques (taille, couleur des yeux, teint de la peau) et à changer les photos par celles de Résistants. » Un travail de l'ombre très précieux. « Mais je n'ai pas participé à la bataille, souligne l'ex agent de liaison. J'étais au poste de commandement de Saint-Aubin quand la décision fut prise d'alerter les commandants de bataillon, mais je n'ai pas été affecté au combat. » Du camp de La Baleine, Raymond Guillard garde le souvenir d'une ambiance de kermesse. Il reste par ailleurs marqué et impressionné par l'intrépidité et la détermination des SAS et paras de la France libre. « Ces combattants ne prenaient guère de précautions. C'étaient de véritables guerriers. »



1. La carte d'identité falsifiée de Raymond Guillard, au nom d'Henri-Louis Surzur. Grâce à la complicité d'un fonctionnaire de la préfecture de Vannes, André Pain, l'agent de liaison en a confectionné des semblables par centaines.



Les parachutages et l'afflux de maquisards sur le site de la Baleine

LE PRÉLUDE À LA BATAILLE



Les SAS du 4^e régiment sont les premières troupes alliées à combattre en France dans le cadre de l'opération Overlord dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, dès 22 h. Plus tard dans la nuit, des sticks des 1^{er} SAS embarqués depuis un aérodrome en Angleterre seront également parachutés dans le Morvan et dans la Vienne, tandis que les autres forces des SAS seront destinées à harceler les Allemands dans leur retraite durant les semaines suivant le Débarquement. En Bretagne, prélude au grand rassemblement sur la drop zone de La Baleine, près de la ferme de la Nouette (article précédent : L'organisation du maquis dans l'Est du Morbihan), quatre sticks "précurseurs" du 4^e SAS furent déployés par les airs : deux furent parachutés dans les Côtes d'Armor entre Locarn et Duault, les deux autres au-dessus de Guéhenno et de Plumelec, dans le Morbihan. Ces derniers représentaient 35 hommes, placés sous la responsabilité des lieutenants SAS Marienne et Déplante.

Leur atterrissage à Plumelec ne leur laissa guère de répit : plusieurs commandos parachutistes du stick de Marienne furent repérés par les Allemands depuis l'observatoire de la Grée, tout proche. Ces derniers dépêchèrent aussitôt des soldats (en l'occurrence de nationalité soviétique) qui parvinrent très vite à capturer quatre SAS : trois radios et le caporal Émile Bouëttard. Ce dernier est blessé à l'épaule. Les Russes l'achèvent d'une balle dans la tête, peu avant minuit. Le Breton est la première victime de la Libération... Les Russes s'apprêtaient à tuer les trois radios quand leur geste fut stoppé net par des officiers allemands. "Les Russes étaient redoutables", se souvient Joseph Jégo. On en a su quelque chose après la bataille de Saint-Marcel. Avec les Allemands, ils se sont livrés à de terribles représailles, notamment à Plumelec." Il s'agissait souvent d'Ukrainiens et de Georgiens enrôlés par les Nazis sur le front Ouest.



Les 4e SAS parachutés pour préparer les sabotages et former les maquisards



La zone de déploiement des Special air services

Les sticks des 4e SAS furent parachutés à Duault dans les Côtes d'Armor et près de Plumelec (Morbihan), à un kilomètre seulement de l'observatoire de la Grée (photo ci-dessous à gauche), moulin occupé par les Allemands. Les SAS du stick du lieutenant Marienne furent sitôt repérés.




Ci-dessus : les 4e SAS (Spécial air service) composés notamment de Français et de Belges et dont fit partie le lieutenant Pierre Marienne (photo ci-contre à gauche)



Ci-contre : Joseph Jégo, résistant, auteur de Rags, action, tourments au pays de Lamoignon





Joseph Jégo était placé sur les routes avec d'autres résistants, non loin de Saint-Aubin en Plumelec, lorsqu'il assista au parachutage du premier stick de Marienne. "À vol d'oiseau, ils étaient à 4-5 kilomètres."


Il l'apprend plus tard : le groupe est parachuté à 2 km de l'endroit prévu, par erreur, soit à 1 km seulement du plus haut observatoire allemand du Morbihan, à La Grée ! "Le stick de Marienne a été attaqué dans les vingt minutes suivant l'atterrissage. On peut penser que l'existence de cet observatoire n'a jamais été signalée à Londres !" Les échanges de tirs, Joseph Jégo les a entendus retentir pendant 10-15 minutes. "Ils étaient très nourris. Puis, il y eu une pause. Ca devenait inquiétant. Avec le camarade qui m'a recruté dans la Résistance, nous avons quitté notre poste de garde. Entre temps, l'Etat major de Saint-Aubin s'est replié à La Nouette en Sérent. Nous sommes partis au bourg de Plumelec puis le lendemain à la

par plusieurs bataillons : le 8^e bataillon FFI du commandant Caro (cantons de Josselin, Saint-Jean-Brévelay et Rohan) ainsi que le 2^e bataillon du général de la Morlaix des cantons de Ploërmel et Malestroit. Le 4 juin, les opérations de destruction des voies ferrées sont lancées sous le nom de code : « Les dés sont sur le tapis », message diffusé le 4 juin par Radio-Londres déclenchant le Plan Vert. Le lendemain, le message « Il fait chaud à Suez » lance le plan rouge : il sonne le début des opérations de guérilla. Les maquisards FFI de la région affluent à La Nouette. Pour les SAS, c'est la stupeur. Formés aux opérations commando discrètes, ils tombent des nues en découvrant un camp retranché de cette ampleur, en totale contradiction avec les consignes de discrétion. Ils doivent composer.

Ambiance surréaliste sur un camp investi par 3.000 maquisards

ferme familiale. C'est là qu'on nous a dit que l'Etat major (placé sous la direction du colonel Morice et du commandant Bourgoïn) était parti pour Sérent. A notre tour, nous sommes allés là-bas". Les deux sticks qui avaient pour mission de former les maquisards au maniement des armes avaient prévu de se rassembler en longeant la rivière de la Claie. Leur parachutage éloigné et tragique compliqua donc la donne. Pendant que Pierre Marienne et une partie de ses hommes se dirigent vers la Claie, un autre groupe, mené par le sergent chef Rofast et un capitaine anglais en civil du nom de Hunter, prennent la direction de Saint-Jean-Brévelay. Le jeune agent de liaison Raymond Guillard est chargé par le colonel Morice de récupérer ces deux hommes les 6 et 7 juin. C'est également le 7 juin que le groupe de Marienne rejoint finalement La Nouette, où arrivent également plusieurs groupes de paras des SAS des Côtes d'Armor. Le site de La Nouette (dit La Baleine) est investi depuis

En plus de leurs missions de sabotage, ils prennent en main la formation des quelque 3.000 maquisards (dont quatre bataillons de l'Organisation de la résistance armée). L'ambiance prévalant sur le camp retranché est surréaliste : plusieurs milliers de jeunes plus ou moins disciplinés et préparés aux armes, sillonnent le camp de long en large avec le litre de cidre et le casse-croûte. Ils entrent et sortent, parfois sans contrôle aux entrées, même si le terrain est couvert de tous côtés par des unités des FFI ou parachutistes faisant le guet. Le camp de Saint-Marcel ne cesse de grossir avec l'arrivée le 9 juin à l'aube de la 7^e compagnie de Plumelec (lire précédemment le récit de Joseph Jégo) avec plusieurs charrettes de ravitaillement. Parallèlement, les parachutages se poursuivent : celui du commandant Bourgoïn*, dit Le Manchot, dans la nuit du 10 au 11 juin. De toutes les batailles d'Afrique du Nord (Syrie, Libye, Tunisie), commandant du 2^e Régiment de chasseurs parachutistes (2^e RCP), Pierre



-Louis Bourgoïn prend la direction des opérations (4^e Bataillon de l'infanterie de l'air). Il doit son surnom de Manchot pour avoir été amputé du bras droit en Afrique du nord et porte 37 traces de blessure ! Son arrivée précède le parachutage dans la nuit du 12 au 13 juin, des SAS du stick Juillard. Le stick était composé de dix Tahitiens volontaires, qui ont rallié Auckland sur une goélette puis un phosphatier. De là, ils avaient été acheminés en Angleterre, à Cirencester, avec des volontaires néo-zélandais pour une année de formation au commando (photo ci-dessus: les parachutages sur la drop zone de La Baleine - Les Tahitiens dans la guerre/musée de Saint-Marcel). Enfin, dans la nuit du 17 au 18 juin sont parachutés sur La Baleine les hommes du lieutenant Roger de la

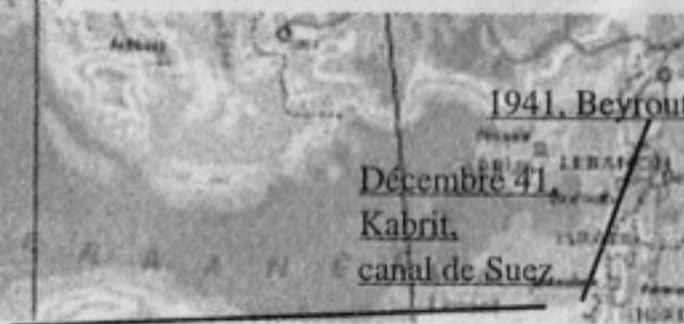
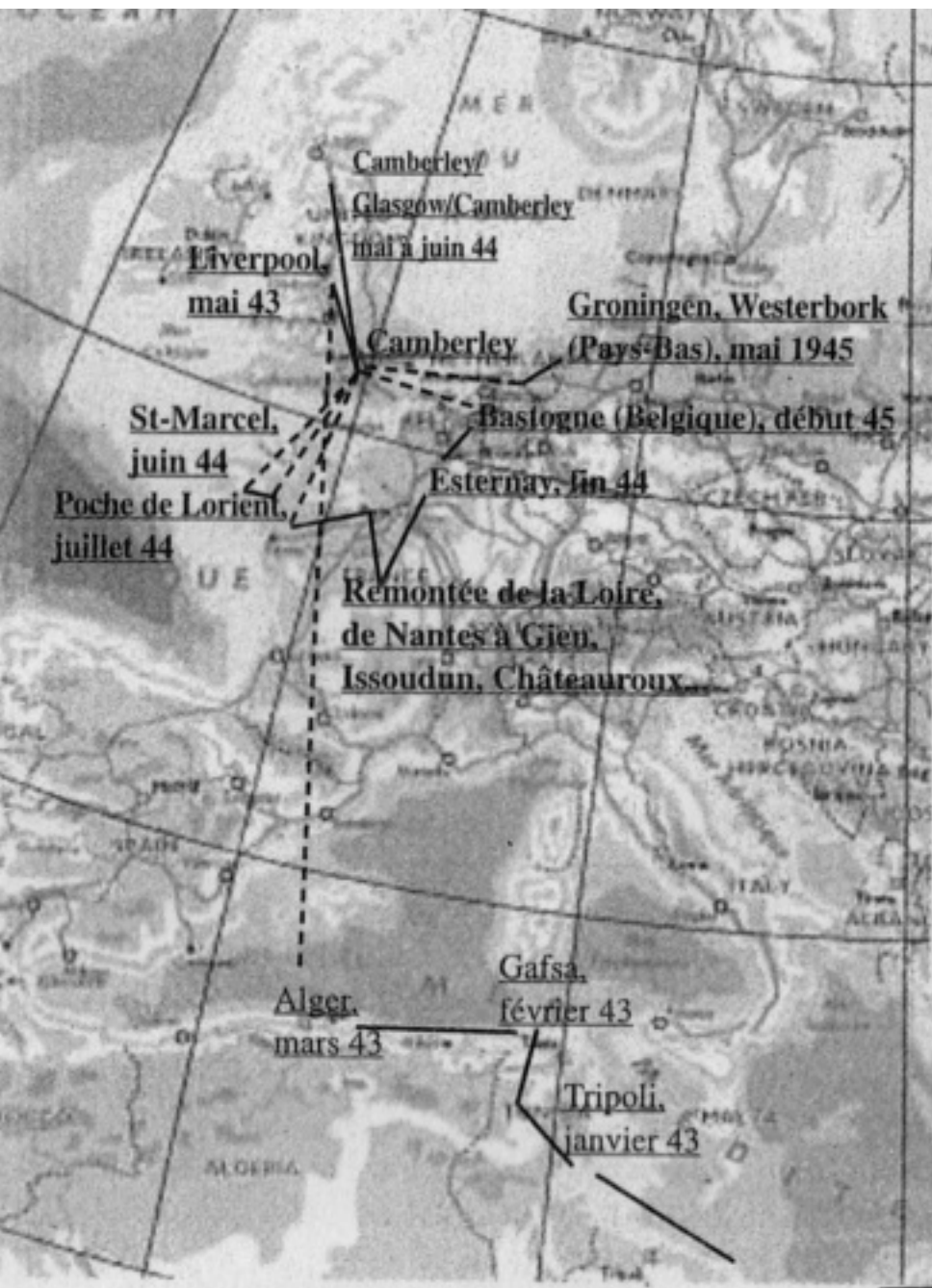
Grandière (1^{er} BIA placé sous les ordres du 4^e BIA de Bourgoïn). Ils sont largués avec quatre jeeps équipées de deux mitrailleuses Wickers d'une puissance de feu de 3.200 coups/minute. Hélas, le container se brise à la réception et une seule mitrailleuse est reconstituée. Les autres sont remplacées par des fusils mitrailleurs. Après la bataille de Saint-Marcel, Roger de la Grandière prend la direction de Pontivy. Il est hélas blessé et achevé par les Allemands alors qu'il couvrait ses hommes dans une ferme de la région de Josselin.

Le rôle clef des Special Air Service

Le Special Air Service (SAS) est une unité de forces spéciales britanniques créée en 1941 par le lieutenant David Stirling avec des volontaires britanniques.

Cette unité d'élite au rôle capitale durant la seconde guerre mondiale s'est illustrée en Afrique du Nord puis en Europe par ses raids et commandos très efficaces. Ils s'avèrent particulièrement exposés derrière les lignes allemandes. Les SAS étaient constitués de cinq régiments : deux régiments britanniques (1^{er} et 2^e SAS), deux régiments français (3^e et 4^e SAS) constitués avec l'accord du général de Gaulle et un régiment belge (5^e SAS). Chaque régiment SAS comprenait "quarante sticks" de dix hommes. Les SAS ont payé un très lourd tribut à la guerre. Sur les 215 SAS français engagés avant le 8 novembre 1942, seuls 22 étaient encore en vie à la capitulation du 8 mai 1945, soit 90% de pertes.

Le colonel Bourgoïn (1907-1970). Né en Algérie, instituteur et "chasseur de fauves", Pierre-Louis Bourgoïn rallie les Forces françaises libres à l'été 40. Il participe à la campagne de Syrie (1941) où il est blessé par un éclat d'obus, puis à celle de Libye. Après des missions pour les services secrets britanniques, formé au saut en parachute, il prend part à des commandos en Tunisie où il est lourdement blessé. Rapatrié en Angleterre, il prend le commandement du 4^e BIA et du maquis de Saint-Marcel qui permet de fixer 85.000 Allemands en Bretagne parallèlement au Débarquement. Il participe par la suite à la Libération de Paris et appuie précieusement les troupes américaines sur les bords de Loire avec l'attaque d'une colonne allemande de 18.000 hommes et la capture de 3.000 soldats ennemis. Proche du général de Gaulle, il est élu député de Paris (1958-1970).



Alain Papazow est le dernier SAS vivant ayant participé à la bataille de Saint-Marcel. Du camp de Kabrit en 1941 à la libération des Pays Bas en mai 1945, il a été de tous les combats d'Afrique du Nord puis de la Libération.

Devenu instructeur à la Libération, il termina sa carrière comme directeur technique national à la Fédération française de saut en parachutisme.

il a consacré sa vie à cette discipline.

Le dernier Special Air Service du maquis de Saint-Marcel

Alain Papazow, le dernier Special Air Service du maquis de Saint-Marcel


A maintes reprises, Alain Papazow est passé entre les balles, sans avoir été blessé une seule fois. Un petit miracle quand on mesure l'importance des pertes chez les Special air service (SAS) français : de l'ordre de 90 % à l'issue de la seconde guerre mondiale. Le Morbihannais a pourtant livré un nombre impressionnant de combats, en particulier en Afrique du Nord et lors de la Libération de la France, de la Belgique et des Pays Bas. Dernier SAS en vie, Alain Papazow demeurait à Téhéran en 1941, lorsqu'il décida de se présenter à la Délégation de la France libre, à l'âge de 16 ans. "Mon père, d'origine bulgare, était négociant entre l'Europe et la Turquie. Ma mère travaillait à l'ambassade de France, tout près de la délégation de la France libre. Je suivais ma scolarité au lycée français où nous étions un certain nombre de jeunes à rêver de prendre les armes pour défendre notre pays." Les délégations de la France libre font figure

de s'y présenter. De là, les jeunes recrues sont rassemblées et dirigées sur Beyrouth. Dès le début, les volontaires sont répartis entre différentes armes. Le jeune rêve de devenir pilote d'avion : son choix est refusé, mais il se voit proposer de rejoindre les parachutistes des Special Air Service de la France libre, basés à Damas. Avec une dizaine d'autres volontaires, Alain Papazow accepte : "Les SAS sont venus nous chercher avec des véhicules blindés. Direction le camp de Kabrit, près du canal de Suez." Premières émotions. Rallier Kabrit implique de traverser les territoires du futur Etat d'Israël en trombe : "Les Anglais et les Juifs Hagannah étaient alors en plein conflit armé !" Kabrit fait office de base de préparation. L'entraînement, intensif, dure deux mois. Il prépare au maniement des armes, mais aussi, plus spécialement, à la guerre dans le désert, au manque de tout. " C'était fin 1941.



1. Page de gauche : reconstitution de l'itinéraire d'Alain Papazow du camp de Kabrit jusqu'à la Libération des Pays-Bas en 1945.

2. Ci-contre sous un appareil de combat : le jeune Alain Papazow n'a que 16 ans lorsqu'il décide de rejoindre la Délégation de la France libre.



Nous étions sous les ordres du colonel Berger et du lieutenant Jordan, devenu par la suite ambassadeur de France. Les premières missions se sont profilées très vite." Le jeune Papazow n'était pas encore aguerri au combat, mais sa solide préparation ainsi que sa fougue l'aident à surmonter son appréhension. D'entrée de jeu, le jeune Français de Téhéran se voit charger de placer des bombes sous les ailes des avions au sol : dans un premier temps à pied, puis à bord de jeeps équipées de mitrailleuses Wickler à balles incendiaires. Les SAS attaquent sans relâche derrière les lignes allemandes, en boucle, quitte à faire d'importants détours par le sud, en plein désert, avant de fondre de nouveau sur les bases aériennes nazis. "Nous étions transportés par le Long Desert Group britannique qui nous larguait à 10 km des cibles", se souvient Alain Papazow. Trois cents avions détruits La trentaine de SAS français, intégrée à des SAS

repérer d'éventuels infiltrés." A Camberley, Alain Papazow reste le temps que soit groupé assez de monde pour former tout un bataillon : ce sera le 4e bataillon SAS avec qui il suivra un entraînement particulièrement dur au saut en parachute et au commando pendant de longs mois, au pied du Ben-Nevis, en Ecosse, puis dans la région de Birmingham. "Nous savions que c'était dans l'optique du Débarquement, mais nous ignorions totalement où et quand." C'est à cette époque qu'Alain Papazow est placé sous les ordres du lieutenant Marienne, son chef de stick. Puis vient avril 44. Un mois avant le Débarquement, le bataillon est regroupé sur un aérodrome, enfermé derrière des barbelés. "C'était l'aérodrome duquel sont partis les bombardiers anglais pour l'Afghanistan et l'Irak il y a [quelques] années. Nous y sommes restés coupés du monde afin d'éviter toute fuite sur l'imminence du

Trois cents avions détruits à leur actif

écossais, néo-Zélandais et australiens, détruiront ainsi pas moins de 300 avions ennemis ! Du front d'El Alamein, les troupes allemandes de Rommel reculent peu à peu vers l'Ouest, jusqu'à la Libye, sous la pression des forces britanniques et des opérations Alliées. Au bout d'un an, début 1943, le front est ramené au désert tunisien, en dépit de pertes importantes. La fin de la Campagne d'Afrique est d'autant plus difficile que les SAS français perdent jusqu'à leur dernier véhicule et finissent par se replier à pied à Constantine. Heureusement, la fin de l'aventure allemande sur le sol africain est proche. Les armées ennemies se trouvent prises en sandwich avec l'arrivée des Américains par l'Ouest de la Tunisie. Ces derniers récupèrent les SAS français, dans la région d'Alger, où ils stationneront pendant plusieurs mois dans l'attente d'un convoi en partance pour l'Angleterre. C'est chose faite en mai 43 : d'Alger, les paras français sont acheminés vers Liverpool puis Camberley, à l'Ouest de Londres. "C'était là que tous les Français étaient accueillis en Angleterre. A notre arrivée, nous fûmes questionnés avec insistance, dans le but de

Débarquement. Le départ nous fut signalé à la dernière seconde." Surprise : Alain Papazow s'imaginerait partir pour la Normandie ? Il est parachuté sur la Bretagne, en compagnie de 400 autres Français regroupés en sticks. Parallèlement au Débarquement, ces parachutages sont destinés à empêcher les quelque 11 divisions allemandes - l'une des plus fortes concentrations en France - de remonter jusqu'en Normandie. Au programme : la coordination d'opérations de sabotage sur les routes, les lignes de chemins de fer et les lignes téléphoniques. Une grosse partie des parachutistes français est lâchée au dessus de Duault, dans les Côtes d'Armor. Alain Papazow devait être de ceux-là, mais là encore, les plans sont changés, à deux reprises même, et il est finalement décidé de le parachuter avec le stick de Marienne dans la région de Saint Marcel dans la nuit du 5 au 6 juin, le jour même du Débarquement. Alain Papazow en garde encore un souvenir intact : "La puissance de feu en Normandie était telle qu'on l'entendait depuis la Bretagne !" "Cette bataille n'aurait jamais dû avoir lieu" On connaît les péripéties



du stick de Marienne. Chargés de former les résistants volontaires, de les armer, de les dispatcher sur les opérations de sabotage, les SAS participent à la bataille. "Pour moi, c'est une bataille qui n'aurait jamais dû avoir lieu, mais la concentration de FFI était telle qu'il était même invraisemblable que les Allemands ne nous aient pas repérés plus tôt, s'étonne encore Alain Papazow. Certains Allemands sont arrivés la fleur au fusil. Pas étonnant qu'ils aient été fauchés par nos mitrailleuses par centaines..." Après un premier effet de surprise, les vagues suivantes s'avèrent plus coriaces et l'Etat major préférera limiter les risques en ordonnant le décrochage. Rapidement, les hommes se dispersent, entraînant à leurs trousses des troupes allemandes en mal de reprèsailles. Alain Papazow ne préfère pas s'étendre sur la tragédie de Kerihuel et la mort de son chef de stick Marienne. Un épisode très

motorisés, gagnent Briare et la région de Gien, où le poste de commandement de Bourgoin a été installé. Les troupes françaises interceptent dans la région plusieurs convois allemands fuyant le sud de la France pour rentrer au pays. "On a attaqué des jeeps à fond de train, en tournant autour. Au bout d'un moment, les véhicules allemands se tiraient les uns sur les autres..." Les SAS prennent la direction d'Issoudun avec trois véhicules. Stupeur : l'équipée tombe sur un nouveau convoi allemand, pas n'importe lequel : celui de la commandatur de Biarritz qui remontait en traction. Les SAS ne leur laissèrent pas la vie sauve, ce qui vaudra à Alain Papazow une citation pour ce fait de guerre. Après le centre, le bataillon gagne Esternay, en Champagne. Une trêve s'amorce, jusqu'à Noël 44, rompue par l'offensive de Von Rundstedt, en Belgique, qui y effectue une trouée importante près de

“Leur hargne était telle qu'il fallait leur dire d'arrêter de vider leurs chargeurs...”

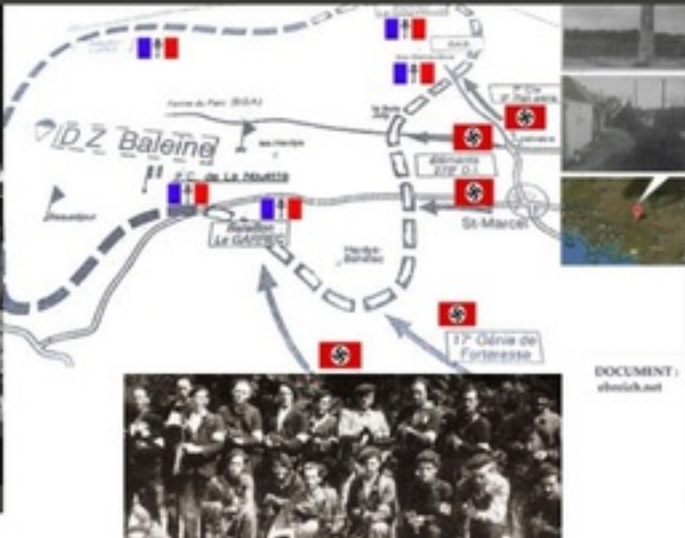
douloureux de sa vie : "J'ai suivi Marienne pendant de longs mois. Je le connaissais très bien et j'avais beaucoup d'estime pour lui." Mais Alain Papazow n'a pas le temps de se poser beaucoup de questions. Après le décrochage, le 4e SAS est envoyé sur un nouveau front, celui de la poche de Lorient où il participe à la constitution du maquis de Calan. Le jeune para prend part à des opérations de sabotage et d'attaque. Là-bas, les résistants font de nouveau face à d'importants contingents d'Ukrainiens et de Géorgiens. "Un certain nombre d'entre eux ont préféré désertir et rejoindre nos rangs. Leur hargne était telle contre les Allemands qu'il fallait leur dire d'arrêter de vider leurs chargeurs..." Alain Papazow n'assistera pas à la Libération complète de la Bretagne, où il élira domicile par la suite, à Plaudren. De l'aérodrome de Meucon, il est rapatrié en Angleterre afin de préparer de nouvelles missions : la remontée de la Loire. Cette fois, il est acheminé à Nantes via Arromanches. Il remonte la Loire où tous les ponts sont détruits à l'exception d'un pont canal. Les SAS, dûment

Bastogne. Quatre cents hommes et 50 véhicules sont armés pour contrer ce sursaut de la dernière chance. Le bataillon y reste plus d'un mois dans le froid et essuie d'importantes pertes. Mais la Belgique n'est que le prélude à l'ultime bataille, l'une des plus meurtrières pour les 4e SAS : la Libération des Pays Bas. Après plusieurs va-et-vient entre l'Angleterre et la Belgique, le bataillon est parachuté en mai 45 près de Groningen. Il affronte l'ennemi près de Westerbork. Sur ces terrains plats à perte de vue, 115 SAS y périssent. "Sortir de là a été un enfer, malgré les renforts canadiens et la présence d'un autre bataillon : le 3e SAS. Il y avait, qui plus est, une antinomie entre le 4e, composé de volontaires, et le 3e SAS rallié à coups de canon", évoque Alain Papazow. Les troupes, qui n'étaient plus placées sous le colonel Bourgoin mais de Puech-Samson, terminent la campagne près de la frontière allemande à 150 contre 400 au départ. C'est la dernière bataille d'Alain Papazow qui restera mobilisé jusqu'à la reddition du Japon en novembre 45, avant de rejoindre les paras de Pau.



Le 18 juin 1944, la bataille de Saint-Marcel

LE RÉCIT D'UNE FOLLE JOURNÉE



C'est un fait d'histoire plutôt méconnu : la première bataille de la Libération, le jour même du Débarquement en Normandie, s'est déroulée dans le Morbihan, entre Sérent et Saint-Marcel. Depuis la défaite de 1940, il y eu certes de nombreux engagements, mais jamais de bataille à proprement parler. L'occupant s'était toujours heurté à des forces mobiles s'évacuant rapidement. A Saint-Marcel, les effectifs engagés, la volonté de tenir sur place, l'acharnement de l'ennemi dans la riposte ont marqué la journée du 18 juin 1944 qui restera dans l'histoire de la Bretagne et de la France libre. Utilisée comme base de réception de renforts et d'armes par le commandement FFI, le terrain de La Baleine à côté de la ferme de La Nouette en Sérent accueille dès le 1er juin des bataillons (bataillons Caro et de la Morlaix) en vue de préparer une vaste opération de diversion. Préparée de longue date, elle est destinée à fixer des divisions allemandes nombreuses en Bretagne et

susceptibles de venir en renfort sur le front de la Normandie. Le 4 juin, la BBC diffuse le message conventionnel "Les dés sont sur le tapis", ordonnant le plan vert, qui se traduit par la mise en application d'opérations de destruction de voies ferrées. Le 5 juin, nouveau message : "Il fait chaud à Suez", ordre d'application du plan rouge, donnant le coup d'envoi d'opérations de guérilla. Dans la nuit du 5 au 6 juin, un petit détachement du Régiment de chasseurs parachutistes est largué dans la région de Plumelec. Cet élément précurseur, commandé par le lieutenant Marienne, est attaqué malheureusement par les Allemands (lire chapitres précédents) et essuie des pertes : c'est le premier mort de la campagne de Libération en France. Le stick réussit malgré cela à joindre le PC du commandement FFI à La Nouette. Dans la nuit du 9 au 10 juin, le commandant Bourgoin est parachuté à Saint-Marcel avec 200 hommes de son régiment avec

Dans la seule semaine du 11 au 18 juin, 150 avions déversent 750 containers d'armes, quatre jeeps, cinquante paras

armement, jeep et munitions. C'est à partir du 10 juin que commencèrent les parachutages massifs d'armes et de munitions qui permirent d'armer les maquisards bretons. Pendant la semaine du 11 au 18 juin, le terrain de Saint-Marcel est survolé par plus de 150 avions ! En une seule nuit, le 17 juin, 35 avions déversent 750 containers d'armes, quatre jeeps équipées et 50 hommes. En plus de la défense fixe du terrain constituée par les deux bataillons, d'autres bataillons commencent à affluer vers Saint-Marcel afin de percevoir leur armement. Le 10^e bataillon (commandant Le Coutaller) traverse le département aller et retour pour recevoir le matériel d'une compagnie complète ! Le 1^{er} bataillon (commandant Hervé) perçoit également son armement à Saint-Marcel. Aussitôt, armés et équipés, les unités regagnent leur zone d'action.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, le 2^e bataillon FFI (commandant Le Garrec) arrive à Saint-Marcel pour être équipé à son tour. Ce bataillon venait de subir dans les bois de Saint-Bily une dure attaque, devant laquelle, faute d'armes, il ne put que chercher à s'éclipser dans les bois où l'ennemi n'osa pas le pourchasser. Le 2^e bataillon ne dut rester que trois jours au terrain de parachutage. Ce séjour fut prolongé par les circonstances, le mauvais temps n'ayant pas permis les réceptions d'armes attendues. Il était encore à Saint-Marcel le 16 juin et prit une importante part à la bataille. Le 18 juin, au lever du jour, au moment où se déclencha la bataille de Saint-Marcel, la situation des unités françaises était la suivante : - le terrain de parachutage dont le centre était situé à 1 km au nord du hameau de La Nouée était couvert de tous côtés par des unités FFI et des parachutistes.



1. Le lieutenant colonel Pierre-Louis Bourgoïn dit Le Manchot. Il commanda le 4^e SAS à la suite du colonel Fourcaud.

2. Paul Chenailler alias le colonel Morice, chef de la Résistance du Morbihan. Il parvint à la fusion des FTP et de l'Armée secrète pour former les FFI.



Le PC était installé dans la ferme de La Nouée. Le lieutenant-colonel Morice, chef départemental FFI, assurait le commandement de ses troupes, le commandant Bourgoin dirigeant son unité de parachutistes et l'ensemble des opérations.

- A côté de l'Etat major, dans les dépendances de la ferme, était installé le service de santé par le médecin commandant Mahéo.

- Le bataillon Caro avec 1.000 hommes bien armés couvrait le nord et l'ouest du dispositif.

- Le bataillon de la Morlaix (500 hommes) couvrait le nord-est du quadrilatère.

- Le bataillon Le Garrec (1.000 hommes) couvrait le sud et le sud-est. - La liaison entre les bataillons Le Garrec et de la Morlaix était assurée par l'unité de parachutistes (200 hommes).

- Les jeeps armées formaient avec une section de parachutistes une unité mobile à grande puissance de feu sous les ordres du capitaine Marienne. En cas d'attaque, l'ordre était de tenir sur place.

Ci-dessus : document FFLSAS



Les excellents champs de tir des armes automatiques couvraient la position et des avant-postes bien placés permettaient d'éviter toute surprise. Différents itinéraires de dispersion avaient été toutefois définis avec lieux de regroupement en cas d'attaque trop puissante de l'ennemi. Le 18 juin, les Allemands ne pouvaient plus ignorer la présence, dans la région de Saint-Marcel, d'un rassemblement de forces adverses. Les 150 avions parachutiers n'avaient pu mener leurs missions, on s'en serait douté, sans se faire repérer à un moment ou à un autre par les postes de guet allemands, en particulier celui du moulin de La Grée en Plumelec et celui du château de Villeneuve. Dès le 15 juin, les projecteurs de l'aérodrome réquisitionné de Meucon éclairaient les avions larguant leurs


Malestroit, à 3 km de Saint-Marcel, est prévenue. Cette garnison comprenait un bataillon de la Wehrmacht de 500 hommes. Aussitôt, deux compagnies sont mises sur pied pour attaquer le camp. Un plan retrouvé quelques jours plus tard par le recteur de Saint-Marcel révélera aux Français ce que les Allemands connaissaient du camp : ils le plaçaient au nord de la route de Saint-Marcel, à L'Abbaye. C'est sur cet axe, naturellement, que se concentra l'effort allemand, conforté par le fait que c'est sur ce secteur que se produisit l'embuscade au petit matin du 18 juin. L'axe d'attaque se porte sur un front d'environ 500 mètres au nord-est du camp, du côté du Bois-Joly. Cinq FFI et une bergère tués à bout portant Profitant de la protection offerte par les haies et les chemins creux, les troupes ennemies

Le fil de la bataille heure par heure

containers. Plusieurs parachutages trompés par des signaux ennemis avaient d'ailleurs été capturés par les Allemands. Convaincus d'une menace imminente, ce sont ces derniers qui prirent les devants, le 18 juin, au petit jour...

4 h 30. Poste de surveillance, château des Hardys-Béhélec, 4 h 30 du matin, heure solaire : le feu est ouvert. Deux voitures de Feldgendarmes allemands pénètrent dans le camp par la route de Saint-Marcel à L'Abbaye. La première voiture réussit à traverser le barrage, mais la deuxième est sitôt détruite par un anti-chars. Les Feldgendarmes du premier véhicule ouvrent le feu sur le poste des maquisards qui tient la route, tuant le chef de poste, le sergent-chef Le Canut, et blessant deux FFI du bataillon Le Garrec. Les maquisards ripostent : cinq Allemands sont tués, deux sont faits prisonniers. Un seul parvient à s'échapper. Il donnera l'alarme. C'est vers **6h30** que la garnison allemande de

progressent sans être vues. L'un des hommes, suivant le chemin sortant du calvaire de Saint-Marcel vers Les Grands-Hardis, réussit à atteindre le poste situé à 100 mètres au sud de la ferme du Bois-Joly, sans avoir été découvert. Accompagné d'autres Allemands, ils débusquent un poste FFI : ils abattent cinq FFI ainsi que la bergère de la ferme qui gardait ses vaches dans la prairie voisine. L'effet de surprise est réussi pour les Allemands, mais l'alerte est belle et bien donnée. Entre Sainte-Geneviève et la route, tout le monde était à son poste. A **9 h** du matin, l'aumônier de Saint-Marcel, l'abbé Guyodo, s'appêtait à donner la messe à Sainte-Geneviève. Il confessait lorsque se déclencha la fusillade vers Le Bois-Joly. Il se rendit aussitôt sur les lieux du combat pour donner aux blessés le secours de son ministère. Les armes automatiques françaises ouvrirent le feu dans toutes les directions. Surpris à leur tour, les Allemands se jettent dans les champs de blé pour accentuer leur progression. Ils se couvrent par des grenades



fumigènes et atteignent vers **9h30** la ferme du Bois-Joly. Une contre-attaque à coup d'armes automatiques les rejettent de la ferme. Les pertes sont importantes. Les Allemands se font faucher, ils préfèrent se replier sur Saint-Marcel. Cette première action dura trois quarts d'heure. Elle engagea la 2e compagnie du 3e bataillon, deux sections du 12er bataillon et une section de parachutistes. Les mortiers allemands à l'action A **10h**, l'attaque allemande reprend. La direction générale donnée est la même, mais l'effort se déplace tout de même plus nettement vers le nord du Bois-Joly et Sainte-Geneviève. L'effectif est doublé : deux compagnies sont cette fois engagées. Cette deuxième attaque voit l'entrée en action des mortiers allemands qui prennent à partie les lisières du bois de Sainte-Geneviève, d'où

main, les positions initiales restaient inviolées. Mais il se constitua des réserves prêtes à entrer en action pour une contre-attaque si les troupes devaient se replier. Ces réserves de la valeur d'une compagnie, prélevée sur le 12e bataillon et renforcée par des paras, furent disposées au centre de la zone d'action de l'ennemi dans les bois, à 400 m au Nord du Bois-Joly. L'Etat major interallié de Londres fut alerté vers midi. Il lui fut demandé des secours par les airs et des ordres. Une légère accalmie se produisit vers midi, mais le combat ne cessa pas pour autant. Les Allemands restèrent sur place et tirèrent sur tout homme qui se vit voir. A **14h**, l'attaque reprend et s'étend. Elle déborde nettement au nord du château de Sainte-Geneviève et comprend au sud le secteur des Hardys-Béhélec. Le front s'étire

Les lignes se fixent autour du château de Sainte-Geneviève

partent les rafales françaises les plus nourries. La bataille fait rage jusqu'à **midi**. Les Allemands cloués au sol par les tirs automatiques, subissent de lourdes pertes dans les champs de blé et les prairies du sud de Sainte-Geneviève. Les blessés affluent à Saint-Marcel où ils sont évacués. Du côté français, aussi, les pertes sont importantes. Les premiers blessés sont dirigés vers le château de Sainte-Geneviève où Mlle Bouvard prodigue les premiers soins. L'évacuation des blessés vers le poste de secours se fait ensuite par des jeeps des paras qui assuraient le service par les chemins creux. Le poste de secours de La Nouée reçoit les blessés soignés sur place avant de les évacuer à la tombée de la nuit. Au poste de La Nouée, le commandement ne reste pas inactif. Il n'intervient pas pour le moment dans la bataille : les chefs du secteur avaient leurs troupes bien en

désormais sur 2.5 km. Alors que dans la matinée seules les troupes allemandes étaient engagées, désormais des renforts allemands mais aussi géorgiens sont intégrés. Ce sont les Géorgiens qui attaquent les Français au nord-est du dispositif de la compagnie Laralde. L'ennemi avance dans les taillis et les couverts à l'Est de Sainte-Geneviève. Le déroula se déroule à la grenade. Mais les paras tiennent. Les bois sont en feu. Vers **14h30**, la défense à hauteur du château de Sainte-Geneviève est démantelée par la perte des servants de deux FM tués à leur poste. L'ennemi se jette dans la brèche et arrive jusqu'au château. Il est pris à partie par des armes automatiques placées à la hâte et ne peut déboucher. Les lignes se fixent dans cette région jusqu'à 19h. Au centre, l'action qui n'a pas cessé, reprend de la vigueur en direction de la ferme du Bois-Joly. A **17h30**, les lignes françaises



deviennent intenable. La ferme est prise. Il faut reporter le front sur l'arrière, en lisière des bois. Au sud de la route de L'Abbaye, le calme avait été relatif une partie de la matinée. L'ennemi avait pris un contact assez lâche entre le château des Hardys-Béhélec et le village de Saint-Marcel. L'après-midi, en revanche, l'attaque s'étend à ce secteur où les Allemands essayent de progresser vers l'Ouest. Ils y sont contenus. L'arrivée des bombardiers alliés Vers 16h, le secours demandé à Londres intervient dans les combats. Un escadron de chasseurs bombardiers effectue des tirs sur les rassemblements ennemis et attaque à la bombe les colonnes arrivant depuis plusieurs itinéraires. A **19h**, une violente contre-attaque venant du nord-est est déclenchée

à la grenade menée par le lieutenant Rio, qui est tué dans l'action, rétablit la situation un moment menacée. Quant au bataillon Caro qui n'avait pas jusqu'ici pris à partie, il subit de son côté vers 20h une dure attaque. Ces troupes fraîches repoussent durement les Allemands par un feu nourri d'armes automatiques. A la même heure, le PC de La Nouée apprend que sur tous les itinéraires des camions amènent des renforts. Le secteur Nord resté calme jusqu'ici semble s'agiter. Les postes avancés voient au Sud de Saint-Abraham les Allemands se masser. Inquiets, le colonel Morice et le colonel Bourgoin tiennent conseil, peu avant la tombée de la nuit : leurs troupes ont résisté en restant sur leurs position, sauf à hauteur du Bois Joly. Mais la consommation de

L'inévitable décrochage dans un combat à la portée symbolique

sur le flanc de l'ennemi. Elle progresse malgré les difficultés du terrain et les réactions allemandes. Le château de Sainte-Genève et ses alentours sont repris. Mais l'ennemi s'accroche au centre du dispositif et il est impossible de reprendre le Bois-Joly. A **20h**, l'action allemande continue à s'étendre. Non seulement, toute la face Est du camp subit la pression, mais le combat gagne le Sud où une attaque se déclenche en direction des Hardys-Béhélec suivie d'une autre sur L'Abbaye. Le bataillon Le Garrec, déjà fortement attaqué entre le château et le Bois-Joly, doit faire face à cette nouvelle action venant du Sud. Les troupes allemandes viennent du camp de Coëtquidan. Elles ont débarquées vers 18h sur la RN 776. L'attaque de ces troupes fraîches est extrêmement brutale. Malgré de lourdes pertes pour l'assaillant, elle progresse. L'artillerie qui entre en jeu et les balles incendiaires mettent le feu aux bois en arrière des défenseurs. Une contre-attaque

munitions avait été forte, surtout pour les FM (forces mobiles). De plus, l'acharnement allemand permet de prévoir que le lendemain, dès le point du jour, l'attaque en force reprendrait. L'artillerie commence d'ailleurs à se faire entendre. Ils estiment donc qu'il y a lieu de prévoir un repli. Les ordres de Londres indiquent que les projets du haut-commandement ont été modifiés. Ils prescrivent que maquisards et paras se dispersent tout en continuant la guérilla. Les ordres du mouvement donnés à la tombée de la nuit du 18 juin ne sont donc que la stricte exécution des ordres du haut-commandement. Le décrochage commence vers **22h**. Il dure une grande partie de la nuit. Les bataillons, après avoir couvert leur mouvement par une arrière garde restée en contact avec l'ennemi jusqu'au départ des gros, se dispersent dans leurs secteurs où ils se disloquent par compagnie voire par

“Désormais, l'ennemi ne connaîtra plus le repos.”

section. En l'occurrence, le bataillon Le Garrec prend la direction d'Auray et Pluvigner, le bataillon Caro la direction de Saint-Jean-Brévelay, Locminé et Josselin, le bataillon de la Morlaix la direction de Sérent et Pleucadeuc. Les unités parachutistes se dispersent elles aussi par sections pour aider à la constitution des douze bataillons FFI du Morbihan. Le PC FFI s'installe à Callac où il continue à diriger la nouvelle phase des opérations à venir : sabotages et guérilla. **Le 19 juin au petit jour**, les Allemands comprennent que l'armée qui les avait si durement atteints la veille a disparu. Ils se vengent sur les paysans et détruisent le village de Saint-Marcel, les châteaux et les fermes en nombre. Ils torturent et déportent de nombreuses personnes sans pouvoir toutefois obtenir de renseignements précis

sur les combattants. Reste que la portée du combat est importante. De Saint-Marcel, des liaisons ont été prises avec tous les départements bretons. Les contacts sont conservés avec Londres par les équipes radio du colonel Bourgoin et les parachutages d'armes se poursuivent sur différents terrains à une cadence qui ne se ralentit jamais. Quinze mille hommes sont armés par le 4^e régiment de chasseurs parachutistes. Le dernier poste de commandement est Sainte-Hélène où pas moins de vingt nouvelles jeeps armées sont reçues par parachutage et sur planeurs. Sur tout le Morbihan, l'ennemi ne connaît plus le repos. Empêcher tout mouvement aux isolés, harceler les convois, retarder par des destructions tout déplacement de troupes, telle est la mission dont sont chargées les Forces françaises de l'Intérieur du 20 juin au 1^{er} août 1944.



Le village de Saint-Marcel, cible de terribles représailles allemandes, lors de la première cérémonie des couleurs.



Elle est remplie malgré les représailles, les tortures, les fusillades, les incendies. L'Allemand est traqué dans les villes. Tout mouvement se heurte à des sabotages et des destructions qui bloquent les convois et les livrent aux coups de l'aviation alliée. Jusqu'au jour de la Libération, plus un train ne circulera librement en Bretagne...

D'après Le Maquis breton et le Bulletin des Amicales FFI du Morbihan, juillet 1947

LE BILAN

Trente Français furent tués et soixante blessés. Ils furent évacués au cours de la nuit et dispersés dans les fermes. Malgré les perquisitions et les menaces allemandes, tous ceux qui avaient besoin de soins chirurgicaux furent opérés et soignés en clinique. Les pertes ennemis furent estimées selon une fourchette très large d'une petite centaine à 560 !

Si les estimations tendent vers 70 tués allemands (50 morts et 20 disparus), il est difficile en revanche d'évaluer les pertes des soldats ukrainiens et géorgiens faits prisonniers sur le front Est et enrôlés dans les armées du Reich. Une certitude : le chiffre de 560 avancé après la guerre ne tient plus. Ces pertes étaient dues à l'imprudence des attaquants qui sous-estimèrent les capacités de défense françaises et furent fauchés en masse dans le champ de blé par les armes automatiques. Les Français relâchèrent leurs prisonniers. Cet acte eut des suites tantôt heureuses, tantôt malheureuses. Les prisonniers avaient pu connaître les noms des chefs de l'organisation. Les Allemands s'en servirent pour les traquer. Il est intéressant de constater dans le rapport de la Feldgendarmerie de Ploërmel que les troupes qui les combattaient "n'étaient pas des terroristes, mais une armée hiérarchisée et bien tenue". Les Allemands admirent pour la première fois, sur les arrières de la bataille de Normandie, l'existence d'une force réelle qui leur infligea des pertes cruelles. Elle était en relation constante avec l'Etat major interallié puisqu'elle avait fait venir l'aviation dans le combat. Cette armée fut d'autant plus dangereuse qu'ils ne connaissaient pas l'effectif ni les positions.



Dès le décrochage de Saint-Marcel, les Allemands organisent la riposte


DE LA TRAQUE AUX REPRÉSAILLES



La bataille marqua indiscutablement les esprits et l'occupant en Bretagne, à la veille de la Libération de la région. Mais elle s'avéra également lourde de conséquences. Après le décrochage, au soir du 18 juin 1944, une traque sans merci fut entreprise par les Allemands, malgré les pertes essuyées, notablement plus élevées que du côté français. Les maquisards comprirent dès ce soir que l'occupant n'allait pas en rester là. Ordre fut donné de se disperser le plus discrètement possible par petits groupes. Peu avant minuit, les stocks de munitions restés sur la zone de La Nouette furent dynamités. "Chaque formation devait dès lors rentrer sur son secteur d'origine. C'étaient les consignes", se souvient Joseph Jégo, résistant de la 7^e compagnie basée à Plumelec*. Joseph Jégo fut de ceux qui prirent la direction du château de Callac, propriété de M. de Lignère, à l'instar du commandant Bourgoïn, du colonel Morice, du capitaine Guimard ou encore du lieutenant Marienne. Le choix s'est porté sur Callac sur la base de

renseignements fournis par les agents qui avaient constaté en fin d'après-midi qu'une troupe n'arrivait de ce côté. Le capitaine Puech-Samson, lui, resta en arrière garde avec l'un des agents de l'Etat major. C'est d'ailleurs lui qui fit détruire le dépôt d'armes et de munitions. Le décrochage par petits groupes Les deux commandants et le capitaine, accompagnés de trois agents de liaison, partirent pour Callac vers 22 h, par mesure de sécurité, à tour de rôle, chacun des agents précédant le groupe à environ 50 mètres. Le trajet se déroula sans incident. Après avoir séjourné au château durant la nuit, les membres de l'Etat major rejoignirent les villages de Folliette et Bréhélin en Sérent en longeant la rivière. Ils y restèrent une douzaine de jours avant de quitter les lieux pour se diriger vers Lizio et Saint Servant sur Oust. Après un passage éclair au village du Hé puis de Guergnon, le groupe se sépara. Le commandant Bourgoïn fut conduit au moulin de Guillac (sur les rives du canal de Nantes à deux doigts

IV - L'heure des représailles




d'être arrêté, il fut évacué vers La Ville-Ursule en La Croix-Helléan. Plusieurs jours après, il partit pour Ste-Hélène sur le front de la poche de Lorient. Il y resta jusqu'au 7 août 44, jour de la Libération de Vannes. Le colonel Morice, lui, fut hébergé au bourg de Guillac avant de partir pour le moulin à papier de Bréhand-Loudéac. Le capitaine Guimard resta seul avec ses quatre agents et ses trois agentes de liaison en rapport avec deux agentes de l'extérieur. Quant au groupe dont faisait partie le lieutenant Marienne, il se rendit sur Plumelec, au Pelhué. Joseph Jégo fut de ceux-là; "Nous étions près de cent, la moitié du groupe qui était à la bataille." Au matin du 20 juin, stupeur : un groupe de Russes à cheval approcha à moins de 300 mètres de la ferme, à la recherche de maquisards. "Mon

:"Nous partîmes dans les bois et allâmes d'une ferme à une autre." Transformés en fugitifs, les maquisards migrèrent de planques en planques jusqu'à ce que les miliciens découvrent le 12 juillet le camp improvisé à Kerihuel en Plumelec. L'une des pires représailles allemandes de la région s'en suivit : dix-huit personnes dont trois fermiers du village et quinze paras SAS furent tués dont le lieutenant Marienne. D'autres eurent lieu. "Plumelec a payé un lourd tribut, peut-être plus encore que Saint Marcel. Jusqu'à la Libération, tous les habitants des campagneds furent très affectés et effrayés par ces représailles." De la fin juin au 6 août, la répression fut en effet terrible. Les plans des maquisards furent trouvés, la résistance désorganisée. De nombreux FFI furent capturés, torturés ou

“Certains corps n'ont jamais été retrouvés.”

frère compta 35 chevaux. Les Russes devaient être au moins autant. On est parti alors en vitesse, laissant derrière nous des uniformes sur le linge. Dans la cour de la ferme, se trouvait encore un groupe, dont le lieutenant Martin et le chef du ravitaillement. Les Russes sont passés à quelques dizaines de mètres d'eux. Je m'étonne encore qu'ils ne soient pas intervenus et qu'ils ne se soient pas vengés sur la famille : ils n'avaient pu manquer de voir le groupe resté dans la cour." Le plus vraisemblable, c'est qu'ils ne souhaitent pas en découdre : "Je pense qu'ils ont fait semblant de ne pas les voir, qu'ils n'avaient aucune envie de risquer leur peau." Il y eut des actes manqués. "La guerre, c'est ça." C'est un peu la loterie. "On pouvait tomber sur un groupe de salauds comme on pouvait tomber sur des soldats plus arrangeants. Mais j'ai toujours constaté que, dans un groupe, les premiers l'emportaient sur les seconds..."
Le groupe de Marienne se disloqua à son

tués. "Le 23 juin, plusieurs centaines de soldats sévirent dans tout le bas de la commune. Ils abattirent de nombreux paras et civils. Certains corps n'ont jamais été retrouvés. Le 27 juin se tint une terrible rafle, certainement la plus importante sur Plumelec." Joseph Jégo fut directement touché par cette vague de représailles sanglantes. Au Pelhué, son père fut arrêté le 30 juin et embarqué pour le fort de Penhièvre où il fut fusillé ainsi que six autres Plumelecois. Joseph Jégo fut arrêté par les Allemands le 11 juillet. "Je fus surpris alors que je marchais sur une route. J'ai été embarqué pour Josselin avec un jeune para." Joseph Jégo crut sa dernière heure arrivée. Les Allemands passent les deux hommes à tabac avec une brutalité incroyable. "Ils voulaient nous faire parler, qu'on balance d'autres camarades. Je ne le sus que plus tard, mais mon compagnon de captivité fut fusillé le 18 juillet." Joseph Jégo échappa de justesse à une mort certaine. Il parvint entre temps à s'évader, le 14 juillet, alors qu'il était



détenu dans la cellule de torture. "Mes geôliers m'avaient laissé dans la salle de torture. J'étais allongé, déshabillé, sur une espèce de couche. Ils me surveillaient. Comme j'avais besoin d'aller aux toilettes ; j'ai demandé que l'on me donne mes vêtements prétextant que je ne pouvais sortir ainsi dans la cour. Au retour, je suis revenu sur mon lit. Les soldats, des Alsaciens, me proposèrent alors un livre, puis partirent de l'autre côté du compartiment."

Aussitôt, Joseph Jégo profita du répit pour soulever la crémone de la fenêtre qui donnait sur la rue et s'enfuir...

Au final, l'après la bataille fit plus de victimes que le combat en lui-même. Pour autant, la bataille fut-elle une erreur,

comme certains ont pu le penser rétrospectivement ? Les avis restèrent partagés - et le sont encore - Source de terribles représailles, elle permit aussi de fragiliser l'étau allemand et galvanisa les maquisards partis après la bataille sur d'autres fronts, comme celui de la Vilaine et de la poche de Lorient.

Sauvés en train de creuser leur tombe par des mosquitos anglais

Début août 1944, se sentant plus que jamais menacés, les Allemands s'en prirent ainsi à deux Liziotais, Théophile Trégaro et Louis Boulvais, interpellés pour avoir tenté de retirer les pneus d'un véhicule allemand. Les deux hommes furent arrêtés et amenés sur les landes de Meslan, entre Saint Servant sur Oust et Lizio. Là, des Allemands du secteur de Josselin avaient déjà rassemblés quatre prisonniers de Quily. Ils exigèrent aux six malheureux de creuser leur propre tombe... Occupés, également, à préparer des opérations de minage, en particulier dans le but de faire sauter le pont de L'Herbinaye, les Allemands commirent l'erreur de demander à deux d'entre eux d'aller chercher des charrettes afin de transporter des explosifs. En contrepartie de quoi, la vie sauve leur fut promise. Si les deux prisonniers parvinrent bien à se procurer des charrettes auprès de deux fermiers de la région, ils ne manquèrent pas au passage

d'alerter la résistance. L'information fut aussitôt remontée au capitaine Villard, à Kergras, qui commandait alors la huitième compagnie FFI de Ploërmel-Josselin, et qui envoya sur le champ un télégraphe à Londres afin d'envoyer l'aviation. Cette initiative sauva la vie aux prisonniers : ces derniers étaient toujours en train de creuser leur tombe quand le groupe de Mosquitos arriva et mitrilla le campement. Mais les Allemands ne lâchèrent pas prise. Les Mosquitos partis, ils se lancèrent à la poursuite de leurs prisonniers. Une deuxième attaque heureusement fut aussitôt décidée, permettant définitivement aux six hommes de s'enfuir, tandis que plusieurs Allemands furent tués. L'un des paysans venu apporter sa charrette périt également : effrayé par les rafales, le cheval du paysan se cabra et le jeta à terre. Ce dernier n'eut pas le temps de se sauver, la mitraille lui arracha l'épaule. Il mourut de ses blessures.

La traque de Guillac. Comment la garde du commandant Guimard est passée entre les balles

Vers le 8 juillet 1944, quittant Le Hé en Servant sur Oust, le commandant Emile Guimard décide de s'installer avec ses agents dans une maison appartenant à son frère Joseph, située au village de La Touche. Mais la trêve est de courte durée...

Le commandant Guimard était accompagné par son frère Eugène, par René Allain, Charles Trégouet, Suzanne Le Bert, Marie-Louise Poislane, Andrée Gillet et Raymond Guillard ; le colonel Morice ayant quant à lui rejoint la famille Le Mouel à Guillac. Une boîte aux lettres avait été mise en place au café de L'Herbinaye, sous la responsabilité de la fille de Denis Lanoë. Le village, lui, était desservi par deux chemins, l'un allant vers Le Temple et l'autre vers L'Herbinaye mais pour déjouer les regards indiscrets, les agents avaient coutume d'emprunter un petit sentier dissimulé dans la nature. Cette voie d'accès devait rester secrète, même pour les proches. Mais le non respect de cette close faillit coûter très cher au groupe, car c'est bien par là qu'arrivèrent un beau jour les Allemands guidés en cela par les aveux d'un proche n'ayant pu résister aux tortures infligées. Le 25 juillet, informé d'une arrestation à La Ville aux Maçons et de la présence de deux hommes suspects semblant inspecter minutieusement les alentours, le groupe d'Emile Guimard redoubla de prudence. " Nous décidâmes de monter la garde le lendemain avant le lever du jour, se souvient Raymond Guillard. Vers 3h30, Charles Trégouet dit Charlemagne me réveilla et me fit part de bruits étranges." Pas de doute : il s'agissait de plusieurs véhicules filant vers le QG. Raymond Guillard prévint à son tour Guimard qui lui demanda d'aller aux nouvelles à L'Herbinaye pendant que Charles Trégouet était envoyé au Temple. Quant aux autres camarades, il fut décidé de les évacuer sur le champ. Le groupe passa à quelques pas des bottes allemandes. L'un d'eux, René Allain, n'obéit pas et força même le pas. Par chance, l'ennemi n'ouvrit pas le feu ! Pourquoi ce geste manqué ?

Sauvés par la petite taille de Charlemagne

Pour Raymond Guillard, "il est probable que le soldat ait préféré le laisser filer plutôt que de tirer et de donner l'éveil à ceux qu'il croyait endormis dans le grenier. Peut-être a-t-il aussi pensé qu'il n'avait aucune chance de s'en sortir, le village étant encerclé". Il n'en fut rien : le groupe était parti depuis longtemps quand les Allemands bloquèrent toutes les issues. Il était déjà au moulin de Cornet afin de franchir un passage à gué. De là, il rejoignit La Ville-Brient avant de se scinder en trois sous-groupes. Il fut convenu de tous se retrouver à Ruffiac à la ferme de La Vieille-Cour chez la famille Châtel. Le groupe composé d'Eugène Guimard, René Allain et Raymond Guillard préféra rebrousser chemin, restant sans nouvelle de Charles Trégouet. Revenu à La Touche, il découvrit les ruines de la ferme de Joseph Guimard, incendiée par les Allemands. Où est Charles ? Ont-ils abattu les habitants du village ? "Nous avons frappé à la porte de la longère voisine. Après beaucoup d'hésitation, les occupants, la famille Gourmil, nous ont ouvert", encore sous le coup de l'expédition punitive allemande. Quant à Charles, le groupe apprit plus tard qu'il échappa de peu à l'ennemi : à son retour de La Touche, le 26 au matin, il fut intercepté par les Allemands encerclant le village. De très petite taille, Charles Trégouet, âgé à l'époque de 20 ans, échappa à la vigilance allemande en se faisant passer pour un garçon de 13 ans parti chercher une paire de sabot à Quily. Les Allemands ignorèrent qu'ils laissaient filer là l'un des agents du commandant Guimard...



Le drame du Bohurel ou "le crime masqué du résistancialisme"

Douloureux chapitre de l'histoire du maquis breton que celui de l'horrible tragédie Bohurel, en Sérent.
Ce drame qui fit l'objet de nombreux articles au lendemain de la guerre et d'une prise de position du chanoine Desgranges, député du Morbihan, resta malheureusement impuni. Il fut emblématique des atrocités commises au nom de la Résistance. De ce que le chanoine Desgranges appela lui-même "le crime masqué du résistancialisme". Si les représailles allemandes furent terribles, au lendemain de la bataille de Saint Marcel, certains méfaits commis au nom de la Résistance ne doivent pas être occultés pour autant, commis par des individus guère valeureux, associés à ce que certains penseurs ont appelé le résistancialisme. Le drame du Bohurel fut sans conteste le plus effroyable dans la région. Après la Libération, la presse relata longuement cette

tragédie qui se déroula en juillet 44 sur la commune de Sérent. Parce qu'elle aurait refusé les avances d'un soit-disant résistant, une jeune femme et son fils de 12 ans, tous deux accusés sans fondement de collaboration avec l'occupant, subirent les pires sévices. Réfugiée, Désiré Le Mené (photo, 3e en partant de la gauche) et son fils Maurice avaient quitté Vannes où leur maison avait été détruite par les bombardements. Son mari était prisonnier en Allemagne et la jeune femme avait choisi de retourner vivre à Sérent d'où elle était originaire. Avec son fils, elle avait élu domicile à La Folliette. Avenante, la jeune femme avait vite suscité la curiosité d'une partie du voisinage. Surnommée "la poule à boches", Désiré faillit une première fois être arrêté par un groupe de trois jeunes. Ils se trompèrent de victime et appréhendèrent la femme... du colonel Morice,



hébergée à La Folliette. Elle fut relâchée après avoir été malmenée. Mais les jeunes ne s'arrêtèrent pas là et s'empressèrent d'arrêter Désirée. Elle fut enlevée avec son fils. De là, ils furent emmenés de force à la ferme de Brancelin où les jeunes, en sa compagnie, s'arrêtèrent boire. Puis, tout le monde se rendit à Tréviét. Le fermier de Brancelin trouvant la situation inquiétante glissa bien à l'oreille de Désirée : "Sauvez-vous, ils vont vous tuer." Mais confiante, celle-ci n'en crut rien. Hélas, une fois rendue à Tréviét, Désirée fut violée par les trois hommes. Puis, le forfait s'acheva au Bohurel où la malheureuse fut étranglée devant son fils. L'enfant fut violenté et mourut la tête fracassée contre un arbre. Le terrible drame ne fit l'objet d'aucun procès. Des témoins rapportèrent la présence dans le groupe

du fils d'un haut résistant. Seul l'étrangleur fut détenu quelques mois en préventive. Dès 1947, de nombreux journaux s'emparèrent de l'affaire. Dans *La Liberté du Morbihan*, en 1948, le chanoine Desgranges*, député du Morbihan, s'éleva vivement contre ce double crime impuni dans un article intitulé *Le crime masqué du résistancialisme*. Hélas, cette prise de position ne suffit pas à faire éclater la vérité dans cette affaire.

* Jean-Marie Desgranges (1874-1958), prêtre catholique et homme politique, se tourna vers le catholicisme social. Signataire des pleins pouvoirs au maréchal Pétain, il prit ses distances et se préoccupa du sort des personnes emprisonnées pour leur attitude sous l'Occupation, avec la Fondation Notre-Dame-de-la-Merci.

Les dix-huit victimes de la fusillade de Kerihuel

Figure incontournable de la bataille du 18 juin 1944, le lieutenant Pierre Marienne "était le type même du chef parachutiste, se souvient Raymond Guillard, agent de liaison auprès de l'État major morbihannais en 1943-44 dans ses mémoires de guerre. Il était partout à la fois, ranimant ceux qui (...) faiblissaient devant l'acharnement allemand. Il n'avait peur de rien. Debout dans sa jeep, la seule qui était équipée d'une mitrailleuse Wickler, Marienne était le symbole de cette union des combattants français. Seul à bord de son véhicule, il parcourait le front, dégageait ici, perçait là et balayait les troupes ennemies de ses rafales meurtrières."

L'annonce de la disparition du lieutenant Marienne marqua les esprits. Homme symbole de la résistance à l'occupant, Marienne fut tué le 12 juillet 1944. Son poste de commandement fut découvert par les Allemands à Kerihuel, non loin de Cadoudal. Ces derniers fusillèrent sur le champ le lieutenant

Marienne et dix-sept camarades. Quelques heures plus tard, ce fut au tour du chef de bataillon Caro d'être arrêté. Il eut plus de chance et fut libéré après interrogatoire dans l'après-midi du 13 juillet. Le commandant Caro parvint à se faire passer sous une identité fictive sous le nom de Jean-Marie Cadoudal.


Le drame de Kerihuel ne doit pas occulter les autres tragédies, nombreuses, éparses, dans la région. Mais son ampleur en fit un lieu emblématique. Aux côtés du nom du lieutenant Marienne, le monument aux Morts érigé à l'entrée de ce petit village martyr honore également le lieutenant Martin, Caldas Mendes, Fernand Beaujan, Albert Bletterie, Jean Marty, Louis Hanicq, les FFI Eugène Morizur, Henri Louail, Emmanuel Le Breton, André Condet, Henri Denoual, Georges Grignon, Pierre Le Bomin, Raymond Garaud, ainsi que les patriotes Ferdinand Danet, Alexandre Gicquello et Rémy Gicquello.



À la recherche du colonel Bourgoïn. L'invraisemblable confusion allemande

Le 13 juillet, les résistants de la 8^e compagnie du 8^e bataillon étaient tristes d'apprendre la découverte du PC de Marienne et la fusillade qui en suivit. A cette pénible affaire s'ajoutait quelques heures plus tard la nouvelle de l'arrestation du chef du bataillon Caro. La Gestapo avait promis un million pour la capture du chef terroriste. Mais ce dernier parvint à faire croire qu'il n'était autre qu'un "vieux serviteur colonial devenu marchand de bestiaux, appelé Jean-Marie Caudal". Il fut relâché l'après-midi. Informés après coup qu'ils venaient de relâcher le commandant Caro, les Allemands, furieux, foncèrent sur toutes les routes. Ils accentuèrent leurs traques contre d'autres chefs de la résistance comme le colonel Bourgoïn dit Le Manchot. Ce dernier fut avisé par l'agente de liaison de Marienne, Anne Créquer, que des rafles allemandes

étaient en cours. Bourgoïn était alors caché au moulin de Guillac en compagnie d'un officier parachutiste, le commandant Pol. Les réunions avec le colonel Morice et le commandant Guimard avaient quant à elle lieu dans une prairie tout près du pont de L'Herbinaye. Le colonel Bourgoïn était au moulin de Guillac quand Anne Créquer vint l'aviser des fâcheux événements de la demi-journée. Aussitôt, l'équipe rejoignit son poste d'alerte situé sur une petite île au milieu de l'Oust en aval de l'écluse. La précaution s'avéra des plus sages. Les Allemands étaient aux portes de La Ville-Ruault (Anne Créquer fut d'ailleurs arrêtée à sa sortie du village). Ils venaient fouiller toutes les maisons à commencer par la plus éloignée, située près de la rivière. Ce déplacement permit à trois jeunes résistants d'évacuer la salle commune et de gagner des champs de pommes de terre attenants, mais la



manoeuvre ne passa pas inaperçue et les Allemands entreprirent pendant des heures, sous un soleil de plomb, une fouille minutieuse du champ. Si les Nazis restèrent bredouilles, ils ne s'arrêtèrent pas là. Une maison occupée par des réfugiés rennais, la famille Villard, attira leurs faveurs, sans se douter que se trouvait là la famille du capitaine Villard, le directeur du centre professionnel de jeunesse de Kergras, également commandant de la 8^e compagnie en remplacement du commandant Caro. Il aurait simplement fallu pour cela que les Allemands contrôlent les papiers de son épouse présente dans la maison. Mais une autre personne retint son attention : la présence d'un manchot ! Pour eux, aucun doute, il s'agissait du colonel Bourgoïn ! Le manchot fut aussitôt arrêté.

de liaison, elle aussi embarquée au moulin avec Eugène et Joséphine L'hospitalier, les enfants du meunier et leur mère. Anne Fitamant fut sévèrement traitée mais répondit sans hésitation. Pour contrôler ses dires, les Allemands l'emmenèrent jusqu'au château de Kergras afin de vérifier son emploi comme infirmière assistante sociale au centre de jeunesse. Ils fouillèrent jusqu'à sa chambre puis se retirèrent confus de ne rien pouvoir lui reprocher. En revanche, une autre résistante n'eut pas autant de chance et fut maltraitée : Madeleine Rolland. Alfred Pelaud, lui, fut interrogé par des civils et des militaires plus acharnés les uns que les autres. Finalement, pour vérifier son identité, les inscriptions intérieures de son alliance furent inspectées. Elles permirent aux Allemands de se rendre à la raison.

Manchot de l'autre bras, il joue de la méprise pour laisser Bourgoïn filer

Témoin de l'enlèvement, une fille du village s'empressa de traverser les champs pour avertir le vrai manchot et ses hommes. La rapidité avec laquelle elle agit leur permit de gagner de précieuses minutes sur les Allemands qui déferlèrent peu après. Les résistants furent transportés sur la barque du fils de l'éclusier sur l'autre rive de l'Oust. Mais l'occupant parvint lui aussi de ce côté. Il n'était plus possible de s'enfuir, le groupe décida de se cacher derrière des buissons. Les bottes allemandes passèrent à quelques pas de Bourgoïn et du commandant Brunet puis continuèrent en direction du barrage de Guillac, sans se douter qu'ils venaient de capturer non pas le colonel Bourgoïn mais le beau père du capitaine Villard, Alfred Pelaud, manchot... de l'autre bras ! Ce dernier usa de cette méprise. Il savait qu'il pouvait ainsi sauver un autre homme et pouvait en temps voulu prouver sa bonne foi. Le but fut atteint. Bourgoïn s'échappa. Furieux du retard pris, les Allemands se vengèrent alors sur Anne Fitamant, une

Découragés, ils quittèrent le moulin et l'écluse non sans avoir grenadé la rivière.

"Oui, nous savons, nous connaissons M. Pelaud..."

Le beau père du capitaine Villard, Alfred Pelaud, seul cette fois, reprit la route afin de rentrer à La Ville-Ruaud où l'attendait femme et enfants. Au cours de la nuit, le PC quitta les lieux et prit contact avec les maquis de la 8^e compagnie, à La Ville-Ursule, et notamment auprès d'un éminent résistant, M. Desnos, qui abrita "ses clients" quelques temps. Le bruit courut que le manchot était aux environs de Guémené et les Allemands contrôlèrent longuement les environs de l'écluse. Et lorsqu'ils demandaient : "Avez-vous vu un manchot ?", on leur répondait : "Oui, j'en ai vu un à La Ville-Ruault." Les premières fois, cette réponse les fit courir, puis ils répondirent : "Oui, nous savons. Nous connaissons M. Pelaud..."



L'arrivée de la 66th division met fin à la traque

DE LA LIBÉRATION À LA POCHE DE LORIENT



Avec le Débarquement en Normandie va se lever dans toute la région un formidable espoir, en particulier dans le Morbihan où les feux de la rébellion par les maquisards de Saint-Marcel en ont fait la première bataille de la Libération destinée précisément à s'intégrer dans un plan plus large de cantonnement des forces allemandes en Bretagne (l'une des régions les plus militarisées par l'occupant). L'avancée des armées du général Patton va ainsi progressivement détourner les Allemands attelés à traquer les combattants de Saint-Marcel jusque dans les fermes les plus reculées. L'après 18 juin et toutes ses exactions, ses représailles, jusqu'à l'arrivée des Alliés en août, fit de cette première moitié d'été 44 un enfer pour les populations civiles et les jeunes enrôlés du maquis, amenés à se cacher par petits groupes dans le but de reconstituer les bataillons en partance pour le "front" de la poche de Lorient. Les unes après les autres, les villes bretonnes

tombent dans les mains des troupes américaines qui libèrent à ce rythme l'ensemble de l'Ille et Vilaine le 6 août, après avoir "entamé" leur percée en Bretagne par la région d'Avranches. Ce fut le point de passage de la quasi totalité des troupes de Patton allant se déployer en éventail du bassin parisien à la Bretagne. Dans la région, les armées de la Libération se scindrent en trois itinéraires : en direction de Pontorson au nord, en direction d'Antrain et de Rennes au sud et vers Fougères et Louvigné du Désert à l'est. Rennes fut libérée le 3 août et servit de plaque tournante aux grandes unités américaines vers Vitré et Laval, Nantes et Saint-Nazaire, Redon et Vannes et enfin Ploërmel et Josselin. Au 6 août, seule la poche de Saint-Malo demeure en Ille et Vilaine. Dans le Morbihan, la percée commença le 3 août par le nord du département. Ploërmel, Josselin, Locminé et Pontivy furent libérées le 4. Les 12.000 FFI du Morbihan, armés pour la plupart

La liesse quatre jours après la Libération de Vannes, alors que la ville n'est pas encore sécurisée

par les SAS et les paras, reçurent pour ordre de couper le département en deux suivant une ligne Mur-de-Bretagne/Pontivy/Vannes. Les FFI furent prêts à accueillir les unités américaines et à faciliter leur progression dans le département. Une progression pour le moins rapide. Le 4 août à midi, Vannes est libérée. Les cérémonies furent organisées dans la capitale vénète quatre jours après seulement en compagnie du maire Maurice Marchais, du colonel Bourgoïn, du commandant Hervé, mais aussi du commandant Emile Guimard (lire l'article page suivante), dont le rôle fut lui aussi capital. C'est l'enthousiasme. Les fêtes populaires enflammèrent à leur tour le Morbihan, pendant que les troupes alliées avancent vers l'ouest. Plus prudents que la population, les FFI prirent la décision de surveiller et de protéger la ville, permettant ainsi de faire face à l'arrivée inattendue d'une colonne

allemande le 5 août vers 10h venant de Plescop. L'ennemi fut repoussé après deux heures et demi de combat à hauteur du pont de Kerluherne. Au même moment, des combats s'engagèrent à Saint-Avé et au Polygone et le 6, les Allemands attaquèrent de nouveau par la route d'Auray. La Libération du Morbihan ne se fit pas aussi aisément qu'en Ille et Vilaine. Les affrontements durèrent jusqu'à la mi août avec le morcellement, la dispersion puis la capture de petits groupes ennemis. Au cours de cette quinzaine, 1.800 Allemands furent tués et 6.000 faits prisonniers par les FFI. Au 15 août il ne subsistait plus que deux zones occupées : la poche de Lorient et la région de La Roche Bernard à l'est. Aussitôt Vannes affranchie, les FFI partirent en nombre sur le front de Lorient et de la Vilaine au sein de la 19e Division d'infanterie nouvellement formée autour du général Borquis-Desbordes.



L'arrivée triomphale le 8 août 1944 du colonel Bourgoïn (premier plan sur la jeep La Vengeuse), du commandant Hervé, du commandant Guimard (second plan sur la traction) et de leurs hommes.



Né le 14 juin 1915 à La Grée aux Moines près du Temple en Lizio, Emile Guimard (à droite sur la photo avec des lunettes, le jour des cérémonies de la Libération de Vannes, le 8 août 44, sur les marches de l'hôtel de ville). fut l'un des principaux artisans de la résistance en Morbihan. Rien ne prédestinait pourtant le jeune liziotais qui s'orientait plutôt vers le grand séminaire. Après avoir fréquenté le collègue du Kreisker à Saint Pol

de 40. Inscrit à la faculté de Droit de Rennes, il chercha rapidement à aider les prisonniers de guerre où il s'occupe de l'acheminement des colis. La fin de 1942 marqua un tournant dans sa vie. Il fit la connaissance de Guy Lenfant, le premier parachuté de Londres qui, sous le nom de la Panthère, fut chargé de mettre en place le réseau de résistance de Ploërmel-Josselin et d'assurer la réception d'armes et de matériels destinés aux troupes en formation. Emile Guimard rejoignit alors Louis Chérel, Henri Calaindre, Nono Chamailard, Jean Garin et bien d'autres afin de repérer des terrains d'atterrissage et de contacter des personnes pour cacher ce matériel précieux. Le capitaine Guillo, commandant de la compagnie de gendarmerie de Ploërmel, le mit en contact avec son supérieur, le commandant Guillodo qui le désigna comme successeur du capitaine Guillo si celui venait à disparaître. Après l'arrestation de ces deux officiers de gendarmerie, Emile Guimard aurait donc dû prendre en main l'opération Morbihan, mais il préféra laisser ce rôle revenir à Paul Chenailier, alias le colonel Morice, qui prit les commandes des FFi du département. Emile Guimard devint son adjoint. Guimard participa activement à la réception des aviateurs américains, à l'acheminement

Le commandant Guimard. L'accueil en héros de l'organisateur du maquis de Saint-Marcel

de Léon, Emile Guimard rejoignit le grand séminaire Saint-Jacques. Il y entreprit des études dans le but de devenir missionnaire en Haïti. Le destin en voulut autrement. En 1935, à l'appel de sa classe, il est incorporé au 65^e régiment d'infanterie de Vannes jusqu'en 1938. A peine rentré dans son foyer, il est appelé sous les drapeaux à l'entrée en guerre en 39 et rejoint le 65^e RI puis le 334^e régiment de la même arme. Il est grièvement blessé par balle à la tête, aux bras et à la poitrine au cours de la bataille de Longwy. Démobilisé et réformé en 1940, le Liziotais rejoignit la ferme familiale mais resta très affecté et humilié par la défaite

des armes, à la réalisation des fausses cartes d'identité pour extraire de nombreux jeunes de leur mobilisation au STO. C'est lui aussi qui organisa le maquis de Saint-Marcel et accomplit le tour de force d'armer les forces à la barbe des Allemands. Quant au 18 juin, il évalua rapidement les risques et mit au point les détails du repli, prenant toutes les dispositions pour limiter les dégâts. Après la bataille, sa tête fut mise à prix. Lui et sa famille furent sauvés grâce à la vigilance de leur servante Joséphine Le Gal. Il se réfugia dans une communauté religieuse et reprit les contacts pour préparer l'entrée triomphale dans Vannes.





Poche de Lorient : Allemands et Alliés rejouent la guerre d'usure

Après la bataille de Saint-Marcel et la Libération de Vannes, nombreux furent les FFI de tout le Morbihan à partir sur le front de la poche de Lorient. Dans le sens inverse des troupes du bataillon Le Garrec, basées dans le pays d'Auray et présentes à la bataille de La Baleine, de nombreux résistants de la région de Malestroit et Saint-Marcel mais aussi de Ploërmel et Josselin participèrent à la libération de la poche de Lorient. Sur place, une division des FFI placée sous le commandement du général Borgnis-Desbordes fut constituée afin de servir aux côtés de la 94^e puis de la 66^e division d'infanterie américaine, l'une des plus importantes de la moitié nord de la France. La plupart des maquisards furent groupés fort logiquement à l'est de la ria d'Étel. Fin 1944, la division Borgnis-Desbordes, la 19^e division d'infanterie, encercla la poche de Lorient sur une ligne

allant de Caudan à Belz. La division était elle-même encadrée par la 66^e US, mais les forces américaines étaient en réalité plus importantes à l'ouest de la poche de Lorient, sur les secteurs de Quimperlé. Les effectifs américains furent toujours de l'ordre d'une division : d'abord la 4^e blindée qui s'était faite bloquée dès le mois d'août 44, puis la 94^e division d'infanterie, pendant les premiers mois de siège. Aucune formation ne disposa cependant d'une masse de manoeuvre suffisante pour pousser vers le front de la poche une offensive un peu vigoureuse. Un certain équilibre s'installa finalement, les Allemands, bien que fort nombreux, n'ayant plus les moyens de percer. Quelques opérations militaires débutèrent tout de même en août 1944, notamment côté allemand, à Concarneau, où une garnison de cinq cents hommes fut évacuée par voie de mer afin de rallier



Lorient. Puis, en octobre, ce fut encore au tour des Allemands de bouger les premiers. Ils lancèrent une offensive vers Sainte-Hélène face notamment aux FFI regroupés à St-Marcel, positionnés pour la plupart sur le secteur de Kervignac/Merlevenez. Les premiers assauts furent défaits, faute d'une préparation d'artillerie suffisante. Mais le 20 octobre, les Allemands enfoncèrent la rivièrre d'Étel à l'aide de deux bataillons renforcés d'infanterie. Les Allemands firent de nombreux prisonniers et ne perdirent que trois des leurs. Le coup fut rude. Entre temps, l'artillerie américaine avait atteint l'effectif de 35 batteries. Celles-ci réalisaient parfois d'effroyables concentrations de tir. Les Allemands tentèrent de riposter. Mais les positions se figèrent. La poche de Lorient, un

peuplée et permettant à ces derniers de s'approvisionner. Au début 1945, il n'y avait plus de tabac à la ronde et les denrées se faisaient rares. Les Allemands commençaient à se nourrir de choux-raves habituellement réservés aux bestiaux. Qui plus est, ils devaient faire face à des désertions de plus en plus nombreuses. Et puis, quelques offensives réussies se produisirent au tournant de 1944-45 comme celle du 8 décembre à l'est qui vit les positions allemandes ébranlées à l'embouchure de la rivièrre d'Étel. Trois blockhaus furent détruits et 59 Allemands furent capturés. Au printemps, quelques engagements reprirent dans le no man's land ainsi que des tirs d'artillerie américains. D'autres actions et embuscades suivirent. Usés sans être défaits,

La reddition permet la capture de 26.000 prisonniers allemands

peu agrandie vers l'est, ne bougea plus et les semaines passèrent dans un statu-quo éprouvant pour le moral des troupes, en particulier allemandes. En cette fin 44, la libération de la France était en bonne voie. Des forces vives avaient même été amenées de la région de Lorient ou encore de Saint-Nazaire afin de remonter la Loire vers Orléans puis vers l'est et la Belgique où von Rundstedt fonçait à travers les Ardennes. Les Allemands virent là que les Français disposaient de solides réserves d'hommes à leur porte. C'est qu'une fois confortés par la 94^e division américaine, les Alliés totalisaient pas moins de 40.000 hommes contre 26.000 côté allemand, dont une bonne moitié de marins peu expérimentés au combat. Les conditions de vie, aussi, sapaient leur moral. Vivant parfois au milieu des ruines, après les bombardements anglais de 1941 à 43, les Allemands étaient presque seuls dans une ville largement désertée. Ils ne pouvaient compter que sur les campagnes restées

les Allemands, qui avaient tout de même perdus un millier d'hommes à force d'opérations certes de faible ampleur, mais répétées, finirent par se résigner. C'est que les armées alliées s'enfonçaient au coeur même de l'Allemagne et qu'Hitler était déjà mort quand parvint à Lorient ce vibrant ordre du jour par lequel le fùhrer jurait que toute sa pensée était plus que jamais auprès des combattants de l'Atlantique... Le Reich - du moins ce qu'il en restait - finit par adresser le 7 mai un télégramme libérateur autorisant les Allemands de la poche de Lorient à capituler. Ce fut chose faite le jour même après quelques négociations au Café breton d'Étel, où une plaque commémore toujours l'événement.. Pour les Forces françaises de l'intérieur du Morbihan sonnait ainsi l'heure de la victoire définitive sur l'occupant. Il ne restait plus qu'à pénétrer dans la poche de Lorient afin de prendre possession des stocks d'armes et des quelque 26.000 prisonniers allemands qui se rendirent de facto.



Rares furent les témoins de la reddition de la poche de Lorient. Le capitaine André Villard, commandant du 8^e bataillon en l'absence du commandant Caro, était de ceux-là. Engagé sur le secteur de Ploërmel-Josselin, le 8^e bataillon FFI du Morbihan avait, comme beaucoup de résistants, rejoint le front de Lorient à l'issue de la bataille de Saint-Marcel. Ce dernier, devenu le 2^e bataillon du 4^e régiment d'infanterie au sein de la 19^e division, occupait en l'occurrence le secteur d'Etel. Le capitaine Villard prit largement part à l'organisation de la reddition, mise sur pied très rapidement. Il fut informé le 7 mai 1945 au matin par le capitaine Naulleau, chef du deuxième bureau de la 19^e DI, qu'une entrevue aurait lieu au Magouer en Plouhinec, en début d'après-midi, entre officiers alliés et officiers allemands. C'est vers 15h que la rencontre eut lieu. La délégation alliée précisa aux Allemands que l'amiral Doenitz avait demandé que

cessent sur le front ouest les hostilités. Il leur fut demandé s'ils étaient disposés à déposer les armes. Il n'y eut pas de réponse précise et, cherchant à gagner du temps, les représentants de l'État major allemand demandèrent un délai de 48 heures pour réfléchir. C'est alors que le colonel Joppe, visiblement agacé par cette attitude, dit fermement non. "Il nous faut une réponse aujourd'hui même." Les Américains se rallièrent aussitôt à cette injonction et rendez-vous fut pris ce même jour à 20h, à Etel.

Peu avant 20h, une voiture aux couleurs françaises et croix de Lorraine, et une aux couleurs américaines arrivèrent sur le port. La première transportait le colonel Joppe, commandant l'infanterie divisionnaire divisionnaire de la 19^e DI, adjoint au général Borgnis-Desbordes, le capitaine Naulleau, chef du deuxième bureau, et le lieutenant Boulla, son adjoint. De la deuxième voiture descendirent le colonel Kaeting, chef



Le 10 mai 1945, le major général US Kramer accepte l'arme de reddition

d'Etat major de la 66e division américaine, deux officiers et un secrétaire. Une troisième voiture était occupée par plusieurs photographes et correspondants de guerre américains. Une section de la CB du bataillon commandée par l'adjudant Langrenez avait été mise en place près du débarcadère pour rendre les honneurs. Dès 20h, le bureau de la Croix rouge hissa le drapeau blanc et traversa la rivière transportant les plénipotentiaires allemands. Le colonel Borst débarqua le premier suivi de deux officiers de la Kriegsmarine et de la Police. Après avoir fait quelques pas, Borst s'arrêta et fit le salut hitlérien. Sur ordre du capitaine Villard, le peloton resta l'arme au pied. Le capitaine Villard invita alors les Allemands à avancer vers les officiers alliés qui attendaient près du Café breton au coin de la criée. A quelques pas des représentants alliés, les Allemands se mirent au garde à

vous, firent de nouveau le salut hitlérien et s'inclinèrent par deux fois. Le chef de la délégation se tourna vers les Américains. Il était alors très pâle et, solonel, déclara : "Commandant des Forces américaines, conformément aux ordres de mes chefs, je viens signer la capitulation." Puis, se tournant vers les officiers français, il commença la même déclaration mais fut rapidement interrompu par le colonel Joppe. "J'ai compris. Ne perdons pas de temps." Il fit signe d'avancer vers le café où la grande salle avait été aménagée pour la signature de la reddition. Autour des deux tables mises bout à bout, les deux délégations prirent place, les Allemands le dos au mur, les Alliés leur faisant face. Immédiatement, les ordres de capitulation sans condition furent soumis. Les Allemands en discutèrent entre eux, demandèrent quelques précisions au sujet d'armes qu'ils pourraient garder et

“Ce n'est que lorsque nous avons pénétré dans la poche de Lorient (...) que nous avons compris que la signature du 7 mai nous délivrait d'un long cauchemar.”

du stockage des autres... Rien ne fut changé aux conditions. Les Allemands firent signe qu'ils acceptaient. Le colonel Borst, au nom du général Fahrmbacher, prit son stylo et fit le geste pour signer la capitulation. Son mouvement déclencha les éclairs de magnésium des photographes mais ne signa point immédiatement. Il apposa sa signature, croyant les flashes interrompus, quand un reporter réussit à fixer la scène (photo p 40). Lorsque tous les officiers eurent signé, les Alliés insistèrent sur le sens de l'engagement pris et le respect intégral des conditions de capitulation. Tout manquement risquant le déclenchement de représailles immédiates. Sans un mot, le colonel Borst retira de l'étui son pistolet et le rendit au colonel américain. Ce geste concrétisait la soumission totale des forces allemandes. "Il faut avoir vécu de tels instants, il faut avoir vu des officiers au bord des larmes pour comprendre l'humiliation ressentie par ceux dont l'arrogance nous avait outragés des

années durant, se souvint le capitaine Villard, aujourd'hui décédé, à Etel, le 8 mai 1985 à l'occasion du 40e anniversaire de la reddition (...) Nous n'avons pas immédiatement réalisé la portée de ce qui venait de se passer et ce n'est que lorsque nous avons pénétré dans la poche de Lorient, organisé les camps de prisonniers, récupéré les armes, que nous avons compris que la signature du 7 mai nous délivrait d'un long cauchemar."

Tout était réglé. Il était environ 21h lorsque les Allemands retournèrent à l'embarcadère après avoir salué les Alliés. La section rendit alors les honneurs. Comme convenu, le soir même, le calme régna sur toutes les positions. Le 8 mai fut consacré aux préparatifs de pénétration dans la poche. Le 8e bataillon occupa le secteur de Plouhinec le 9 mai vers midi. La reddition qui fut consacrée le 10 mai dans un champ à Caudan par l'abdication solonelle du lieutenant-général Fahrmbacher permit la capture de 26.000 Allemands.



Ci-dessus, ci-contre et page précédente, documents issus du discours prononcé par le capitaine André Villard à Etel à l'occasion du 40e anniversaire de la Libération de la poche de Lorient le 7 mai 1985.

Ci-contre : maquisards FFI du Morbihan condamnés à mort le 6 décembre 44 et libérés le 9 mai à l'issue de la reddition de la poche de Lorient.



... ET SUR LE FRONT DE LA VILAINE

Des FFI engagés à Saint-Marcel partirent également sur le front de la Vilaine. Au 1^{er} septembre 44, ils tenaient un front de 45 km allant de Fégréac à l'océan en passant par Redon. Dès le 14 septembre, les Allemands tentèrent une incursion entre Billiers et Arzal en jetant une flotille de bateaux à moteur de trois cents hommes dans la bataille.

L'artillerie allemande appuya ce petit débarquement. Les FFI de Vilaine ne purent accéder au secteur pris d'assaut et la section de Muzillac avait été dissoute quelques jours plus tôt. Heureusement, elle put être rapidement reconstituée. Dans la soirée, ce fut la seule couverture française. Le commandant français alerta également les deux compagnies du premier bataillon en réserve à Vannes. Ces derniers parvinrent sur la place de Muzillac vers 21h au moment où de puissants tirs d'artillerie furent déclenchés. Au cours de la nuit, les FFI parvinrent à enlever les positions prises par les Allemands qui finirent par réembarquer. A l'issue de cet échec, le commandement décida de renforcer le secteur de la Vilaine. Un certain nombre d'opérations permirent la capture de soldats allemands sans compter les tués comme le 20 décembre dans la nuit où les Allemands tentèrent de franchir la Vilaine. Ils furent repoussés, non sans avoir infligé des pertes aux unités françaises.

Le 20 mars 45 au soir, une patrouille du 4^e Rangers traversa la Vilaine dans l'autre sens. Elle parvint à capturer sans coup férir, en plein sommeil, tout un poste ennemi qu'elle ramena dans les lignes alliées. Le même jour, de sérieux accrochages firent une dizaine de tués ennemis et autant de prisonniers. Le 22 mars, une dizaine d'Allemands furent de nouveau abattus et le lendemain une embuscade fit huit prisonniers. Enfin, sur la Vilaine, le 24,, les Allemands contre-attaquèrent en passant la rivière avant d'être de nouveau repoussés avec certitude. Ils parvinrent toutefois le lendemain à prendre pied sur la rive nord. Les avant-postes de la Chevalerie furent encerclés. Heureusement pour les résistants bretons, l'ennemi fut de nouveau repoussé, cette fois à la grenade...

Ces batailles parmi tant d'autres illustrent bien la nature des échanges des deux côtés de la Vilaine, véritable barrière géographique. Maintes fois, les Allemands tentèrent de percer de l'autre côté de la rivière sans jamais véritablement réussir.



Première bataille des forces françaises après le Débarquement, les combats du maquis de St-Marcel, dans le Morbihan, restent méconnus. Ils ont pourtant contribué à contrarier en Bretagne, l'une des régions françaises les plus militarisées pendant la Seconde guerre mondiale, l'envoi en renfort des divisions allemandes sur le front de la Normandie. **Actif, spontané, le maquis vit affluer au nez de l'ennemi 3.000 jeunes Bretons armes à la main.** La folle journée du 18 juin 44, au milieu des landes de Lanvaux, se solda par de lourdes pertes pour les soldats du Reich.

L'ouvrage, étayé par les **témoignages de résistants et celui du dernier Special Air Service** engagé, retrace la constitution des réseaux de résistance dans l'Est du Morbihan, l'organisation et **le déroulement heure par heure de la bataille.** Il aborde la **sévérité des traques et des représailles durant l'été 44** jusqu'à la Libération de la Bretagne par la 66e division US du général Patton. Le mouvement n'en resta pas là car de nombreux maquisards prirent part au sein des FFI à l'encerclement de la **poche de Lorient** jusqu'à la reddition du 9 mai 45.

L'AUTEUR

Journaliste puis auteur et éditeur web depuis 2011, Xavier Eveillé a recueilli sur plusieurs années des témoignages sur le maquis de Saint-Marcel et la poche de Lorient auprès de résistants et proches des événements. Il a travaillé au ministère de la Défense, pour le mensuel L'Etudiant ou encore au Télégramme avant de fonder et développer le site insolite et documenté ebreizh.net (webzine et livres numériques sur la Bretagne).

RETROUVEZ AUSSI SUR E.BREIZH.NET...

... le Guide de la Bretagne insolite & relax (224 pages) du même auteur. Cent lieux de vie surprenants parmi lesquels un café submersible, un cabaret-laverie automatique, un site mégalithique où manier l'arme préhistorique et même un gîte sous une coque de bateau !

